Dom Augustin Guillerand

Chartreux

Silence Cartusien

nouvelle édition

Correrie de la Grande Chartreuse

Table des matières

Édition numérique par

salettensis@gmail.com

disponible sur

http://www.scribd.com/doc/37043771/Dom-Guillerand-Silence-Cartusien

et à

http://www.chartreux.org

Préface

Au lecteur,

En rééditant *Silence Cartusien*, ce petit livre qui paru en 1948 sans nom d'auteur, sans publicité, se diffusa rapidement parmi les vrais amants de la solitude et du silence au point qu'il fallut le rééditer plusieurs fois et le traduire en plusieurs langues, il ne sera pas inutile de rappeler quelles sont les sources de ce recueil de pensées.

La première et la plus importante de ces sources est, comme dans l'édition de 1948, la correspondance de Dom Augustin Guillerand avec le Professeur O. Tescari. Disposant à présent de l'ensemble de cette correspondance, il nous a été loisible de mieux situer ces textes dans leur contexte.

Quelques citations sont extraites d'une autre correspondance de Dom Augustin, celle qu'il adressa au docteur Saverio Glozzi.

Dom Augustin excellait à exprimer en un langage familier, accessible à tous, ce qu''il y a de plus profond dans la Réalité spirituelle. Pour faire bénéficier ses amis de ce don, nous citons deux ou trois lettres à ses sœurs demeurées en Nivernais ou à une petite nièce.

Dans les autres écrits de Dom Augustin, nous ne puiserons qu'exceptionnellement. Non qu'ils ne contiennent, eux aussi, des pensées souvent admirables sur le silence et la solitude, mais parce que l'ensemble en est à présent, à disposition du public, dans les deux tomes des *écrits Spirituels*, publiés par les Bénédictines de Sainte Priscille. Ainsi sera plus fidèlement conservé à cette édition de *Silence cartusien*, ce qui en fit le charme dès la première édition : le jaillissement de la pensée, une fraîcheur et une franchise du propos, un certain abandon de l'entretien, qui n'est pas négligence, mais souci d'approcher avec simplicité l'ineffable du mystère.

Il nous faut encore enlever au lecteur une espérance, qui déçue, pourrait tourner au regret. Qu'il ne cherche pas en ce recueil une présentation systématique du silence cartusien ; le fait même que Dom Augustin s'adressait à des laïcs écarte d'emblée cette perspective. Mais, précisément parce qu'il s'adressait à des laïcs, Dom Augustin était forcé de parler du silence en tant qu'élément fondamental, essentiel, de toute vie chrétienne qui se veut relation vraie, sincère, avec le Mystère de Dieu. Car c'est un fait, le « contemplatif » n'est pas seul à aspirer au silence ; l'homme qui plonge au cœur de la vie moderne et de l'action, y aspire, lui aussi, dans les profondeurs de son être. Pour sa propre vigueur spirituelle, mais aussi pour donner à ses paroles et à ses actes leur juste poids de vérité et leur efficacité même humaine.

Cherchons donc en ce recueil, non pas un plan, mais plutôt des thèmes autour du silence spirituel, dont le silence cartusien – le *silentium solitudinis*, le silence du désert – est à coup sûr, un aspect privilégié. Nous avons groupé ces pensées de Dom Augustin sous quatre grandes rubriques aux limites inévitablement indécises, mais pratiques pour orienter le lecteur.

Il y a d'abord un silence de simple recueillement de l'homme sur lui-même, lorsqu'il cherche le sens de son titre et la vérité de sa vie.

Il y a le silence qui s'empare de l'homme à mesure qu'il prend conscience de ce que l'Evangile et saint Paul appellent « le Mystère de Dieu ». Silence de foi et d'adoration, silence d'amour et de louange.

Dans le silence, par le silence, nous accédons à une unité intime qui nous permet de dominer le flux et le reflux des événements, des choses, de notre propre sensibilité et de vivre dans les régions profondes et sereines de notre être. Silence de plénitude et d'éternité.

Comme par un effet de choc en retour, c'est dans un tel silence que nos paroles, nos actes, nos discussions, nos relations prennent leur sens, leur poids, leur valeur – bref leur efficacité humaine et spirituelle.

De ce silence sacré, ce silence de Dieu, quelqu'un, au regarde de Dom Augustin, a détenu et détient encore le secret : la Vierge Marie. Notre opuscule s'achève sur quelques citation où Dom Augustin laisse libre cours à son admiration pour les silences de « Marie, Mère de Jésus ».

André Ravier

« Ce que la solitude et le silence du désert apportent d'utilité et de divine jouissance à ceux qui les aiment, ceux-là seuls le savent qui l'ont gouté. »

Lettre de S. Bruno à Raoul le Verd

imprimatur
+ fr. Petrus Canisius van Lierde
Vic. Gén. Civit. Vatic.
Die 24 Februarii 1961

Silence, parole, amour

La solitude et le silence sont hôtes d'âme. L'âme qui les possède les porte partout avec elle. Celle qui en manque ne les trouve nulle part.

Pour rentrer dans le silence, il ne suffit pas d'arrêter le mouvement de ses lèvres et le mouvement de ses pensées. Ce n'est là que se taire. Se taire c'est une condition du silence, mais ce n'est pas le silence.

Le silence est une parole, le silence est une pensée. C'est une parole et une pensée où se concentrent toutes paroles et toutes pensées. C'est donc la résultante de cette concentration ; c'est le terme du recueillement, et c'en est aussi le principe, puisque toujours principe et fin correspondent.

Le silence est un amour qui commande cette concentration : *amor est congregativus* ; il est l'amour de cette parole et de cette pensée unique, autour de laquelle se ramassent toutes les autres.

Mais pour être aimées, cette pensée et cette parole doivent précéder, être connues du silence qui les aime. Le silence précède donc parole et amour.

Le silence, c'est l'être. La parole, c'est la connaissance ou vision qu'Il a de Lui-même. L'amour est la rentrée de la parole dans le silence (ou être), ou mieux c'est l'union (baiser, embrassement, don mutuel) de la parole au silence.

Le silence parle ou se donne. La parole répond ou se donne. L'être tout entier donné à la parole, et tout entier rentré ou recouvré de la parole, c'est l'être achevé.

Le silence est donc la parole du silence qui se donne par amour au silence. Silence ! Parole ! Amour ! C'est l'être plein ! *Ego sum qui sum*.

La grâce de nous trouver au lieu de nous fuir

Chez nous les paroles que nous ne disons pas deviennent des prières. C'est là notre force et nous ne pouvons faire quelque bien que par ce grand moyen du silence. Nous parlons à Dieu de ceux auxquels nous ne parlons pas.

Il faut demander à Dieu la grâce de nous trouver au lieu de nous fuir. Se trouver, se fuir, ce ne sont que des formules. Voilà ce qu'elles signifient et dans quelle vérité plus profonde qu'elles-mêmes elles s'accordent. Il y a en nous l'objet de nos aspirations. Il y est vraiment ; Il y est de façon personnelle et vivante ; II y est comme un frère, un ami un père. Il s'y donne intimement et continuellement. Il est notre être vrai, la part de nous-mêmes qui n'est pas emportée à chaque instant par le flux des choses, ce qu'il y a d'immuable et d'éternel. Se trouver, c'est le trouver en soi. Cette découverte est l'œuvre de la foi aimante. Les âmes qui aiment ont une certaine façon de croire qui les fait comme sortir d'elles-mêmes et entrer dans l'objet de leur croyance Elles comprennent cette parole de l'Evangile : « Si quelqu'un m'aime, il observe mes commandements : et alors Nous viendrons en lui et Nous ferons en lui notre demeure. » Voilà où il faut nous enfuir et où il faut nous trouver : dans la demeure de notre âme où réside Dieu. Et quand nous aurons trouvé ce Dieu en nous quand nous en aurons fait le compagnon aimé de nos jours et de nos heures, nous ne trouverons plus la vie si lourde et la société de nos semblables si ennuyeuse. En eux, comme en nous, nous verrons et nous aimerons Celui qui est leur vrai fond de beauté.

Cette vie intérieure nous permettra également de faire du bien autour de nous. C'est elle qui manque à ceux qui n'ont pas la foi. Il leur manque d'aimer et de s'unir à Celui qui seul peut combler le vide de leurs cœurs et leur donner la perfection que nous rêvons. La perfection est l'œuvre intime de l'amour qui se communique. La perfection quotidienne c'est ce qu'il fait chaque jour. Elle n'est que relative et imparfaite. Mais l'effort sans cesse répété la rend un jour absolue et parfaite.

Les grandes forces de la vie

Laissez faire la vie, le temps, tout ce grand mouvement des choses qui est plus fort que nous et dont le bon Dieu sait si bien se servir pour nous ramener quand il le faut comme il le faut. Calme, silence, surtout prière,ce sont les grandes forces de la vie. La parole ne vient qu'après, et bien après.

Il faut regarder la vie réelle en face

Il faut que nous n'ayons plus peur ni de nous-mêmes ni des autres. Il faut regarder la vie réelle en face. C'est ce regard profond et prolongé qui nous donnera Dieu ; car Dieu est au fond de tout. Tout est parce qu'il l'a voulu ou permis. Et si le mal permis par Dieu nous effraie, disons-nous qu'au fond de ce mal il y a un bien, et c'est ce bien qui est voulu. Je puis donc dire, même en pensant au mal, qu'un vouloir (c'est-à-dire un amour) de Dieu se cache au fond de tout.

C'est ce vouloir (ou cet amour) que nous cherchons. Nous souffrons de ne pas le trouver autant que nous le voudrions. Cette souffrance est noble. Remercions le bon Dieu de l'avoir déposée au fond de notre cœur comme un appel de Lui à nous et de nous à Lui. Mais consolons-nous : il y a un remède, c'est la foi vraie. Il est une foi qui adhère aux Vérités avec la seule intelligence ; il en est une autre qui adhère avec le cœur. La première ne suffit pas : elle est froide et distante ; elle n'unit pas ; elle nous laisse loin de Dieu et vides. La deuxième nous comble parce qu'elle fait l'union. Cette foi vraie et vivante est comme une prise de possession de Dieu. Il devient nôtre ; il devient l'hôte aimé de l'âme. Et l'âme, dégagée des choses, n'a plus qu'à se tourner vers Lui par une pensée aimante pour réaliser l'intimité rêvée.

Voilà il me semble où Dieu nous appelle. On n'y arrive qu'après un long voyage qui nous sépare des créatures et de nous-mêmes. Nous aurons le courage d'accomplir ce long et dur parcours, et nous connaitrons la joie du terme atteint.

Ne pas se laisser démolir

Ne vous laissez pas démolir par les petits incidents de la vie. C'est du passager. Votre âme est immensément plus grande que cela. L'une de ses grandeurs est précisément de pouvoir dépasser tout cet éphémère et rejoindre l'éternel à travers ce qui passe. Les causes – ou les occasions – de nos peines ne sont que des instruments. Il faut voir l'ouvrier qui s'en sert : c'est toujours *Deus Caritas*. L'esprit de foi découvre cet « amour » dans la souffrance et l'illumine. La lumière de l'amour, c'est-à-dire au fond la lumière de l'Esprit-Saint (l'Esprit de l'amour), voilà ce qui donne de la douceur et de la bonté à tout. Vous avez cette lumière. Il ne vous reste qu'a acquérir l'habitude de vous en servir. Ls croix quotidiennes sont les exercices par lesquels l'Esprit-Saint développe dans une âme cette habitude.

Le danger pour beaucoup d'âmes

Le danger pour beaucoup d'âmes est de regarder la vie, de la penser, et de gouter cette pensée sans la vivre. Il faut pratiquer ce qu'on croit, réaliser ce qu'on pense, vivre ce qu'on aime, sous peine d'aborder à une contemplation paresseuse qui est le plus commun des états d'âme et l'une des pires misères.

La grande science et la grande lumière ici-bas, c est l'amour.

La « maison du silence »

La « casa di silenzio » (la maison du silence) où saint Paul, saint Augustin et l'Imitation et tant d'autres vous ont introduit, et où vous parle Celui qui est l'immuable vérité et la beauté même !

C'est là qu'il faut que nous en venions pour que nous ne perdions pas pied quand certains sacrifices nous sont demandés... ou tout simplement quand le mouvement des choses nous emporte et emporte tout ce que nous aimons. La souffrance que vous éprouvez est bonne à ce moment. Elle est la griffe de Dieu sur une âme. Elle la marque pour une destinée que les plus belles heures, et la plus douce causerie, et les plus hautes pensées... et les châtaigniers les plus solennels dans le site le plus recueilli[1] ne peuvent pas satisfaire.

Cette griffe-là, vous la connaissez bien. Vous êtes marqué. Bénissez-en le bon Dieu et laissez-le faire.

Votre désir est une étincelle de Son Désir

Soyez sans crainte aucune : le Seigneur qui a mis dans votre cœur le désir infini dont vous me parlez ne vous abandonnera jamais. Il désire lui-même infiniment le satisfaire. Votre désir n'est qu'une étincelle du sien : c'est le don essentiel de Dieu à nos âmes. Plus une âme en souffre, plus elle a reçu ce don, plus elle est grande et aimée. Nos désirs nous mesurent, et nous sommes à peu près ce que nous désirons.

Évidemment ces désirs ne sont que des germes ; le Seigneur les a jetés dans la terre de nos âmes pour qu'ils se développent. Mais son amour qui a donné le désir donne aussi le développement. Il suffit qu'il trouve en nous la bonne volonté. La bonne volonté c'est la bonne terre... et vous l'avez. Dieu fera le reste.

---

1 San Francesco est enveloppé de châtaigneraies

Ces profondeurs que rien de créé ne peut combler

Vos conversations me rappellent le mot de Pascal : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. » Désirer aimer, c'est déjà aimer : *Concupivit anima mea desiderare justificationes tuas*. II faut aimer même ce désir. Vous souffrez de ce désir ; vous avez bien tort. C'est le meilleur de votre âme. Il sort des extrêmes profondeurs, de ces profondeurs que rien de créé ne peut combler, qui appellent Dieu. Chez vous, il y est. Mais vous ne le savez pas assez, et vous voulez trop le savoir... ou mieux le sentir. Vous voudriez le percevoir comme vous percevez une fleur, ou comme vous saisissez une grande vérité. Dieu est tout autre que cela ; et nos rapports avec Lui ont un tout autre caractère. Que de fois vous avez dû pleurer sur les belles pages des *Confessions* où saint Augustin passe en revue toute la création et demande à tous les êtres de lui dire où est Dieu, et ce qu'il est. Et tous lui répondent : « Cherche plus haut. » En définitive, tout ce que nous savons de Dieu se ramène à peu près à cela : nous savons qu'il est plus grand que tout ce qu'il a fait, et que pour prendre possession de Lui il faut dépasser toute son œuvre. Ne vous étonnez donc pas quand sa présence au fond de votre âme ne se traduit pas comme celle des êtres qu'il a crées. C'est précisément le signe caractéristique de son action. Il se donne à nous sous une forme essentiellement cachée et incompréhensible. Il se donne à percevoir à un organe supérieur que vous savez bien. C'est « l'œil de la lumière intérieure »... Je prie pour que ce regard intérieur se développe. Pour cela, exercez-le dans la paix, – et trouvez la paix dans la confiance. Dieu veut bien plus se donner à vous que vous ne désirez le posséder.

Le vide que le monde laisse au cœur, c'est la place de Dieu

Il est ainsi d'un grand nombre de nos rapports avec le bon Dieu, et ce ne sont ni les moins vivants ni les moins profonds. Saint Augustin vous a parlé souvent du Maitre intérieur qui enseigne sans mots et dont l'enseignement retentit en des profondeurs sacrées où tout se grave pour l'éternité. Ne nous plaignons pas trop si des circonstances plus fortes que nous nous imposent d'employer ce langage dans nos relations mutuelles, et ne croyez plus à un *dereliquisti me* quand il n'y a que silence forcé...

Il est nécessaire que le monde nous laisse au cœur un grand vide. Ce vide c'est la place de Dieu. Demandez-lui de le remplir de plus en plus. *Fecisti nos ad te, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te*, vous vous reposerez un jour dans la mesure même de votre tourment actuel. Faites-le déjà. Reposez souvent dans le bien : *In pace in idipsum, dormiam et requiescam*. Je vous recommande beaucoup ces deux mots que l'Esprit-Saint n'a pas réunis sans raison. Il y a en effet un sommeil qui ne repose pas ; et il y a un autre sommeil qui opère la détente de l'être. Le sommeil en Dieu, le sommeil de l'âme qui s'en remet pleinement à Lui de tous ses soucis et peines, voilà le sommeil qui est repos.

Le fond de votre âme

Vous avez dévoilé, le jour ou vous avez écrit cette page, l'unique secret des sérénités vraies et durables. Elles résident dans le détachement des réalités et des événements éphémères qui forment la trame superficielle de notre vie. Toute cette surface nous laisse vides et déçus, quand elle ne nous blesse pas. Nous avons besoin d'autre chose... et nous allons d'instinct dans la seule réalité durable d'ici-bas qui est le fond de notre âme. Nous portons en nous en effet comme un germe primitif d'où part tout notre être et tous ses développements. Cette petite semence, en sa racine initiale, ne change pas. C'est elle qui assure la pérennité de notre être à travers l'incessant changement de chaque jour et de chaque heure. Elle est dans le don continu que nous fait de Lui-même Celui qui Est. Elle participe à son immensité, à son immuabilité. Quand nous nous détachons de tout ce qui passe et que nous descendons en ces profondeurs, nous nous sentons en dehors de l'éphémère et du rien ; nous goutons une paix qui est sa Paix. *Pacem meam do vobis*.

Or Jesus nous a appris que ce lieu intime est le royaume du Père, que Celui qui y règne n'est pas seulement l'Être qui est, mais l'amour qui se donne. C'est son lieu à Lui, le sein du Père, *in sinu Patris*. C'est là qu'il nous appelle : *Venite ad me omnes qui laboratis... et ego reficiam vos*. Je vous ferai de nouveau. Là en effet il s'opère une création continue...

Lumière et nuit de la parole humaine

Vous attendiez une parole de lumière qui n'est pas venue. Ou si elle est venue, vous ne l'avez pas trouvée.

Et moi qui suis obligé de vous répondre : ce n est pas dans la lumière d'une parole qu'il faut chercher la lumière. La lumière d'une parole c'est encore du créé, de l'éphémère, du néant. Si nous nous y attachons nous restons en route, nous n'atteindrons jamais le terme. Voilà pourquoi Dieu fait aux âmes qu'il aime la grâce de la leur refuser. Il les laisse dans la nuit. Et c'est la nuit qui devient la lumière : *Et nox iluminatio mea in deliciis meis*.

La vraie lumière brille dans les ténèbres. Mais il faut s'habituer à l'y trouver. Au début on est épouvanté : la lumière est chose si douce et si nécessaire ! Peu à peu cependant le jour se lève. On voit que la lumière qui manque est

une lumière inférieure, et que celle qui grandit est plus pure.

Vous ne trouvez plus en vous-même la douce assurance d'être à Dieu. Ce que vous trouvez en vous-même c'est la division et la nuit.

Il faut dépasser cela ; il faut sortir de vous ; il faut mépriser la voix qui doute, ou qui discute, ou qui se désespère. Il faut écouter l'autre, celle que vous appelez justement *interiore*, celle du fond intime... et qui vous dit : « Dieu est amour, pour se séparer de Lui il faut un acte de la faculté d'aimer. »

Le grand secret de la paix

Nous n'avons pas perdu la paix de notre âme ; seule la surface en est agitée. Mais nous avons tellement l'habitude de vivre en surface que les agitations de surface nous font croire à des troubles de fond. Ces secousses superficielles sont nécessaires et bienfaisantes ; elles nous apprennent à vivre au fond ; elles nous font aimer et désirer et rechercher cette grande sérénité des âmes qui savent que Dieu est Tout, qu'Il aime nos âmes et que nos souffrances et nos troubles eux-mêmes deviennent, pour son amour, des moyens d'union. Nous apprenons, à ces heures-là, la nécessité de vivre uni à Lui, et nous comprenons que l'union à Lui ne se fait pas dans la sensibilité – puisqu'Il est essentiellement Esprit – mais dans les profondeurs du vouloir spirituel qu'on ne voit pas, qu'on ne sent pas, et qui n'en est pas moins l'amour substantiel et vrai.

Ne nous étonnons pas, ne nous étonnons jamais de la méchanceté, ni de celle des autres ni de la notre. Mais voyons toujours, en face de cette méchanceté, la Bonté infinie qui est venue la guérir. Voyons tout cela dans le plan divin. Le bon Dieu aurait pu vouloir une humanité sans la faute et sans le mal.

Mais il ne s'agit pas de ce qu'Il aurait pu vouloir et faire, il s'agit de ce qu'Il a voulu et de ce qu'Il a fait.

Le grand secret de la paix réside dans l'acceptation de ce vouloir. Mais il faut apprendre cette acceptation, comme on apprend toutes choses ici-bas.

Jesus, sur la croix, ne disait pas : « Oh ! que les hommes sont faibles et méchants ! » Il disait : « Mon Père, pardonnez-leur... » ou « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. » La vie est complètement changée quand, en toute circonstance, surtout crucifiante, nous savons dire : « Mon Père. » C'est d'ailleurs très rare. En général on voit la souffrance, la cause ou les instruments de la souffrance, les moyens de la supprimer, etc. Quand on a souffert soi-même, on commence à comprendre, non pas seulement combien Jesus a souffert (ce qui est déjà bien important), mais combien dans sa souffrance son regard dépassait la souffrance pour ne voir que Celui qu'elle glorifiait... et on saisit aussi combien il est difficile de s'oublier et d'arriver à ce suprême don de soi qui nous a sauvés.

Nous sommes plus grands que nous

Mais je ne suis pas abattu parce que je suis imparfait... et je ne veux pas que tu sois découragée parce que la perfection, cet oiseau rare, cet oiseau du ciel, s'est encore dérobée à tes poursuites.

Non, pas de découragement, précisément pour continuer ta poursuite. La perfection de la terre c'est cette poursuite et c'est le courage de la continuer jusqu'au bout et malgré tout. Je te conseille de sourire à tes défauts, quand tu les regardes.

Je te conseille plus encore de sourire à tes qualité, à tes efforts (il y en a eu pas mal, et il y en a encore), à tout ce qu'il y a de bon en toi, et à en remercier le bon Dieu qui t'a tout donné.

Je te conseille enfin et surtout de sourire au bon Dieu lui-même, à Notre-Seigneur présent au tabernacle et qui attend ces sourires, et qui saurait changer en joie ces regards attristés sur toi-même.

T'ai-je cité une belle pensée que j'ai copiée il y a de longues années et que je me rappelle bien souvent : « La tristesse, c'est le regard sur soi ; la joie, c'est le regard sur Dieu ! » Médite-moi ces mots-la, et tu y trouveras le secret du bonheur. Les âmes étouffent parce qu'elles sont étroites ; et elles sont étroites parce qu'elles restent dans les bornes de leur tout petit moi. C'est tout naturel qu'elles manquent d'air, dans cette prison-là. Il faut en sortir. Nous sommes plus grands que nous ; voilà pourquoi nous souffrons en nous. Nous sommes grands comme Dieu, mais à la condition d'entrer en Lui. Tout cela parait bien compliqué et bien mystérieux... Non ! ce sont nos mots qui ne sont pas faits pour traduire ces réalités très simples. Alors il faut les multiplier ; et malgré leur grand nombre, ils sont beaucoup plus des voiles que des lumières. Heureusement nous pouvons nous en passer ; la foi les remplace avantageusement. Il faut croire que Dieu est vraiment présent au fond de ton âme, qu'il y vit sa vie éternelle si tu es en état de grâce... que lorsque tu te tournes vers Lui par la confiance et l'amour, tu as avec Lui des rapports, que ces rapports c'est la vie éternelle. Tu le fais vivre en toi par ces rapports comme Il vit au ciel. Ton âme est donc devenue, uniquement par un acte de foi et de charité, un vrai ciel.

Mais il a fallu sortir de toi, penser à Dieu au lieu de penser à toi, faire sauter la serrure de la prison étroite et sombre, et ainsi entrer dans un horizon immense que la souffrance, la séparation, la mort ne limitent pas.

Sortons de nous ! Entrons en Dieu !

Le génie et la sainteté

Vous croyez que la connaissance, qui est le fruit de l'effort humain (même dicté par le plus pur amour), conditionne l'amour, et par suite la sainteté. Or, il n'en est rien. Car cette connaissance est le fruit du génie, qui n'est pour rien dans le classement céleste. L'amour poussant le grand esprit de saint Augustin à pénétrer Dieu objet aimé et l'amour qui animait le curé d'Ars vers le même but ne sont pas différenciés par le résultat de pénétration intellectuelle auquel ils ont abouti, mais par un certain élan initial qui était le mouvement du Saint-Esprit en eux. Or en qui ce mouvement était-il le plus fort ? Nous ne savons pas : cela dépend du divin moteur, l'Esprit-Saint Lui-même.

En d'autres termes, la sainteté n est pas dans le résultat d'intelligence qui dépend des dons intellectuels reçus, mais dans l'union à la Vérité qui intérieurement pousse les âmes à la connaître. Et cette union à la Vérité est le fait de l'amour, non de la connaissance.

Aussi votre formule : « Entre deux saints c'est celui qui connait le plus qui aime le plus et qui est le plus saint » devrait être retournée. Il faudrait dire : « Entre deux saints, c'est celui qui aime le plus qui connait le plus. » Mais cette connaissance n'est pas celle du génie, c'est celle de l'Esprit-Saint. Ce sont deux connaissances différentes.

Je ne fais d'ailleurs aucune difficulté d'admettre que saint Augustin a possédé les deux à un degré éminent.

Notre silence n'est pas le vide et la mort

Notre silence n'est pas le vide et la mort ; il doit au contraire se rapprocher et nous rapprocher de la vie pleine. Nous nous taisons parce que les paroles dont nos âmes désirent vivre ne s'expriment pas en mots de la terre. Et c'est aussi le secret de la souffrance intime que vous ressentez en vous et qui vous lie à nous. Votre souffrance est bonne ; gardez-la précieusement. Elle dit au bon Dieu – bien mieux que des mots – le besoin que votre âme a de Lui.

Vous souffrez de la disproportion que vous voyez entre ce que vous êtes et ce qu'Il est. Un cœur qui ne souffre pas de cela est bien petit. Mais cette souffrance diminue la disproportion. Elle est l'effort qui tend à Lui et qui nous soulève vers Lui. La grâce est promise à cet effort : *Humiliabus dat gratiam*. C'est à la véritable humilité ; et c'est la raison de toutes les grâces que vous avez reçues, et qui sont beaucoup plus grandes que vous ne pensez. L'humilité reconnaît ces grâces ; elle n'est vraie que si elles les reconnaît : *Quid habes quod non accepisti ?* (« Qu'as-tu que tu n'aies reçu »). Saint Paul n'oublie pas *habes*, il ne faut jamais l'oublier. Mais il se rappelle que cette richesse est reçue : *accepisti*. Ce que vous avez reçu est le gage de ce que vous recevrez. A votre misère qu'il est bon de voir, ajoutez toujours la miséricorde (*miseria et cor*) qui se penche vers elle pour la relever.

La vie profonde, une paix basée sur la foi à l'amour

Si ! Si ! Nous avons trouvé notre vraie vie profonde, et il faut nous y tenir. Cette vie profonde c'est une paix immense basée sur la foi à l'amour. Croyons que l'amour infini (notons et creusons ce mot « infini », sans bornes) nous a vus de toute éternité, nous a aimés, nous a voulus, nous a donné l'être et la vie, nous les conserve, dirige tous nos pas, nous enveloppe sans cesse et partout d'une vigilance de père et de mère, nous offre à chaque instant tous les plus sûrs moyens de nous unir à Lui. Croyons que nos faiblesses, nos misères spirituelles, nos obstacles et nos difficultés ne peuvent pas empêcher cette union, mais, au contraire, qu'Il s'en sert, Lui, pour la réalisation de ses desseins de tendresse.

Voilà la vérité qui doit être lumière de notre vie et chemin d'union : *Ego sum Via, Veritas et Vita*. Et alors, si un jour Il vient frapper à la porte de notre âme ainsi disposée, subitement, en vertu même de cette disposition habituelle, nous répondrons : *Ecce ego* (« Me voici ! ») et nous nous mettrons en route. Toute préoccupation avant ce moment est inutile et diminue notre élan.

Supprimons donc impitoyablement du chemin de notre vie les doutes, et remplaçons-les immédiatement dès qu'ils se produisent, par l'acte de foi à l'amour.

Remarquons bien que cet acte de foi n'est pas le sentiment de la foi. La foi et le sentiment de la foi sont deux choses distinctes : la première est essentielle et dépend de nous en même temps que de la grâce. La seconde (le sentiment) est un don de Dieu, indépendant de notre vouloir. Quand il l'accorde, soyons heureux et remercions-le. Quand Il la refuse ne nous troublons pas : celui qui refuse est encore l'amour, et sa tendresse seule dicte ce refus.

Croyons cela, et nous aurons la paix, même quand nous sentirons pas que nous l'avons.

Retour au calme

Les heures de crise comme celles que nous traversons ne sont pas, en général, des heures d'actes décisifs ; on ne voit pas assez clair ; on ignore demain, et on ne sait guère ce qu'est exactement aujourd'hui. Donc attendez le calme et la lumière qu'il apporte avec lui. C'est un effort imposé à nos empressements qui comptent toujours parmi les ennemis les plus redoutables de l'activité surnaturelle. Dieu et sa gloire y trouvent toujours leur compte...

Ce terrain pratique où tout devient clair et simple, c'est Jesus lui-même – non pas seulement sa doctrine, son Evangile, son Eglise, son œuvre, mais sa personne, cet ensemble divin et humain si parfaitement plein, parfait et harmonieux où toutes les perfections sont si heureusement fondues qu'on ne les voit plus, où la grandeur est si simple et la simplicité si grande, où il y a tant de perspectives et d'horizons que plus on regarde, plus on avance, plus on découvre à admirer, aimer, imiter, ou on trouve enfin quelqu'un qui nous aime, se donne, se fait père, mère, frère, sœur, ami, époux... (c'est lui qui le dit), et beaucoup plus que cela encore,... car nos mots restent à une distance sans bornes de cette réalité sans fond.

Le fond de tout, c'est l'Amour

L'avenir ne nous appartient pas. La vie n'est pas ce que nous la faisons ; Dieu seul en dirige le cours. Tout ce que nous pouvons faire est d'accepter avec confiance cette direction qui est débordante d'amour.

Ne voyons pas trop ce que sont les hommes, ni les choses, ni les événements. Le spectacle est si souvent décourageant. Regardons Celui qui règle souverainement tous ces mouvements et qui les fait concourir à un plan d'amour infini.

Enfonçons-nous de plus en plus dans ces vues de foi, qui seules sont intelligentes et vraies. Ce sont les vues mêmes de Dieu. En tout ce qu'Il fait ou permet Il ne voit et ne veut que son amour. Faisons comme Lui.

Évidemment les apparences sont déconcertantes. Le monde est plein de mal et de haine. Comment voir l'amour en des manifestations si opposées ? On ne le voit pas ; on le croit. Croire c'est voir dans la lumière de Dieu ; c'est s'en rapporter à Lui qui nous dit : « Vos yeux du corps, votre raison voient le mal. Mais ces vues sont superficielles. Le fond de tout c'est l'amour : croyez-moi, je vous l'affirme. »

Nous voyons que la foi exige un bien lourd sacrifice ; mais nous voyons aussi qu'elle nous donne une sécurité et une paix qu'on pourrait appeler infinies, puisqu'elles reposent sur la parole même de Dieu. Nous avons le secret profond de la tranquillité chrétienne au milieu des pires événements. Les événements c'est du passager ; la parole de Dieu c'est de l'éternel.

Les hauteurs où voir et aimer ne font qu'un

Je ne vous en félicite pas moins d'aimer la vérité et de réclamer pour ses amants une place à part dans le royaume du Dieu vrai, du *Pater luminum*. Je vous félicité surtout de regarder les hauteurs ou voir et aimer ne font qu'un.

Le cartusianisme repose sur un fond de silence

Le cartusianisme repose sur un fond de silence que vous connaissez et que vous aimez. C'est en ce fond que nait pour chacun de nous Celui qui est la Parole éternelle. Toute notre vocation est là : écouter Celui qui engendre cette Parole et en vivre. La Parole procède du silence et nous nous efforçons de l'atteindre en son principe.

C'est que le silence dont il s'agit n'est pas un vide et un néant, c'est au contraire l'Être en sa plénitude féconde. Voila pourquoi il engendre... et voila pourquoi nous nous taisons.

Vous comprenez cela, et vous le pratiquez. Vous avez produit dans le silence et du silence, et plus vos œuvres sont nées du silence, plus elles sont vivantes et vivifiantes. Je ne sais où j'ai lu que les livres valent plus par ce qu'ils ne disent pas que par ce qu'ils disent. Le lecteur est comme celui qui regarde un horizon : il cherche par-delà les lignes qu'il voit des perspectives qu'il devine à peine et qui l'attirent précisément par leur mystère qui n'est que pressenti. Les ouvrages qu'on aime sont les ouvrages qui font penser. On y cherche le silence d'où ces paroles sont nées. Ce silence ce sont les profondeurs d'âme que les mots ne peuvent traduire parce qu'elles sont plus grandes qu'eux ; c'est ce qu'il y a d'immense, d'éternel et de divin en nous.

Voilà où nous devrions vivre, nous Chartreux, et voilà certainement ce que vous aimez chez nous.

Le moine

Le moine est par définition un être unifié : *monos*, « seul ». Sa vie ne doit plus être partagée, mais simple et ramassée dans l'unité d'une seule pensée et d'un seul amour. Elle doit donc se dérouler dans la partie haute de son âme, là où règne l'unité, dans le centre simple qui est le sanctuaire de l'Un. C'est le *dilexit in finem*.

Le moine doit renoncer à tout ce qui dissipe, se concentrer dans l'union à l'Un qui est la Lumière et la Vie.

Solitude et solitude

Votre formule est excellente : « Il y a des âmes qui cherchent la solitude pour se trouver elles-mêmes, et il y en a qui la cherchent pour se donner. »

Reste à la vivre !

Pénétrer les profondeurs au lieu de courir à la surface

En regardant plus longtemps, on finit par apercevoir ce fond identique ; et on se contente de ce regard prolongé sur les mêmes choses, au lieu de courir à la découverte des nouveautés. Je dois beaucoup vieillir, car le gout de l'inédit me laisse dormir bien tranquille. Lire et relire le même livre, suivre chaque jour les mêmes chemins, voir les mêmes physionomies, parler aux mêmes âmes, répéter les mêmes prières, creuser ce que je connais, en pénetrer les profondeurs au lieu de courir à la surface, il me semble que c'est la de plus en plus le but de mes rêves.

Se tenir en face de l'océan de joie

Non ! N'attendons plus ce qui pour certains ne vient jamais. Avec les forces que nous avons au jour le jour, faisons ce que réclame le devoir de chaque moment, sans nous occuper du résultat. Le résultat dépend de Dieu : ce qui dépend de nous c'est l'effort. Cet effort nous fera peu à peu une volonté forte, une vie concentrée et féconde.

Continuons de prier beaucoup, quelles que soient nos dispositions et quelles que puissent être les circonstances. Ce qui nous manque à tous c'est de ne pas vivre en contact étroit, intime et vivant avec la source de la seule vraie Vie. Nos tristesses viennent de là. Nos impuissances nous découragent parce que nous oublions la Toute-Puissance qui s'offre à les suppléer. La malice des hommes et la notre propre, la tristesse des temps... tout cela ne nous affecte que parce que nous ne savons pas nous tenir en face de la bonté infinie et de l'océan de joie. Nous ne savons pas vivre *in conspectu Domini*.

Heureusement le bon Dieu nous attire et veut s'emparer de nous à tout prix. C'est sa réponse à nos secrets désirs de Lui. Ces désirs c'est Lui qui les provoque, et c'est Lui ensuite qui y répond. C'est en ce sens que, dans la vie spirituelle des âmes de bonne volonté, on peut dire vraiment qu'Il fait tout. Or, si notre volonté est faible, il est clair qu'elle est bonne, très bonne ; qu'elle l'a toujours été, qu'elle le sera toujours.

Il nous manque de penser davantage que la bonne volonté divine (qui est son amour infini) nous a toujours enveloppés et nous enveloppera toujours.

Ne nous attendons pas à voir disparaitre ni la tentation, ni la faiblesse parce que nous aurons reçu les sacrements. La vie d'âme est une lente croissance ; continuons de nous munir de Dieu, de puiser aux sources de la force divine, comme un enfant qui mange et boit et qui ne devient pas homme en un jour... et laissons faire Celui qui dirige notre vie et qui est Lui-même notre vie.

Fais comme mes fraises[2]

Je te recommande surtout la volonté bien réglée, qui se domine, qui se commande ce que l'on sait être bien, qui a le courage de se l'imposer. C'est par là surtout que l'on est quelqu'un et que la formation du pensionnat est importante.

Fais comme mes fraises. Elles ne prennent pas seulement de la taille, mais de la couleur et du parfum. Cela se fait tout doucement, parce que la chaleur et le rayon de soleil leur sont donnés d'une façon parcimonieuse. Mais toi, tu reçois tout cela abondamment : ce sont les recommandations qu'on t'adresse de droite et de gauche. Tache donc de murir vite et bien, de prendre du goût et de la couleur.

En attendant, prie bien le bon Dieu, garde ta bonne santé et ta gaieté, et sois sûre que les premières fraises de mon jardin seront pour toi.

2 Lettre a une enfant avant le départ en Chartreuse.

Les Mystères sont des clartés éblouissantes

Les mystères ne sont pas des ombres noires devant lesquelles il faut fermer les yeux et se taire : ce sont au contraire des clartés éblouissantes dont il faut emplir notre regard tout en reconnaissant qu'elles le dévorent et qu'il n'en peut porter le plein éclat. C'est en les regardant, c'est en en parlant que nous nous disposons à en accueillir dès ici-bas ce que le bon Dieu veut bien nous en donner et à recevoir un jour la pleine lumière qui sera le fond de notre béatitude.

Voilà comment le bon Dieu récompense notre désir de le voir.

Le grand mystère de la présence divine dans l'âme

Je vous félicité de voir, en même temps que la gâterie, la tendre main qui la présente. C'est en elle et par elle que la gâterie du temps est une source et une effusion de vie éternelle. Et c'est en sachant la reconnaitre qu'on accueille cette vie et qu'on s'enrichit de vrais trésors. Nous n'y pensons pas assez ni les uns ni les autres. Que l'existence deviendrait grande et belle si nous pouvions nous tenir ainsi en contact incessant avec Celui qui est la bonté même, qui ne peut et ne sait que donner, et qui s'est, par le baptême, installé au fond de nos âmes pour y répandre sans cesse sa vie et sa joie ! Comme tout changerait d'aspect si nous savions rejoindre — simplement, de temps en temps — Celui qui a fait de nos cœurs sa résidence et qui nous invite à faire de Lui-même notre demeure :

« Demeurez en moi, Celui qui m'aime, celui-là observe mes commandements et nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure...

Celui qui mange ma chair et boit mon sang, celui-là demeure en moi et moi en lui. »

C'est un mystère sans doute !

Mais l'affirmation est si claire, et il l'a accompagnée de tant de preuves de puissance et de vérité !

Et puis, un mystère ? Qu'est-ce que cela ? C'est une vérité que nous ne comprenons pas. En voila une affaire ! Croire sans comprendre ? Mais nous ne faisons que cela, tous, tous, du matin au soir !

Prenons les pensées de Jesus, ses sentiments, ses manières d'être et d'agir, et nous Lui serons unis ; notre esprit ne fera plus qu'un avec le sien ; Il vivra en nous et nous en Lui. C'est pour cela qu'il faut l'étudier !

Mon âme est un temple

Mon Dieu, je crois bien ce que vous m'avez dit. Je crois que mon âme en grâce avec vous est un temple où réside réellement le Dieu trois fois saint, le Dieu en trois personnes. En vous et par vous je possède ce Dieu, je possède ces trois Personnes. Elles déploient en moi cette vie éternelle qui est leur amour mutuel et infini ; elles me communiquent cette vie ; elles me font entrer dans cette grande circulation de leur être unique que le Père verse tout entier dans son Fils et que le Fils retourne à son Père et fait rentrer tout entier dans son Père ; elles vivent en moi ce don mystérieux et plein de tout leur être qui est leur Esprit commun, leur unique amour. Elles me demandent de me donner comme elles se donnent et m'apprennent à le faire.

Il est la plénitude jaillissante

On ne saurait trop nous engager à méditer souvent sur cette définition que Dieu a donnée de Lui-même : *Deus est Caritas*. Nous y trouverons réponse à tous les doutes, consolation de toutes les peines. Nous avons fait L'expérience de l'égoïsme qui règne en ce monde. Les êtres qui savent et qui veulent se donner ne sont pas légion. Cela vient de ce qu'on a très peu d'être, et par conséquent très peu à donner. Parmi ceux qui semblent le faire, beaucoup se donnent à eux-mêmes, c'est-à-dire ne se donnent pas du tout. Ils ne cherchent dans les êtres qu'à se compléter et non à les achever. C'est là qu'est la supériorité infinie du bon Dieu : il est l'amour, c'est-à-dire le don de soi. Il est la plénitude jaillissante qui a besoin de se verser dans notre néant pour l'emplir de son être infini. Se donner est donc son être, sa vie, sa joie. Plus nous sommes faibles et vides, impuissants et inachevés, plus Il trouve en nous de capacité à le recevoir. Aussi notre amour à nous consiste surtout à accueillir son effusion de vie, comme son Amour à Lui consiste à la répandre.

Cet amour est au fond de tout : mais il faut le découvrir. Une lumière nous est divinement donnée pour faire cette découverte : c'est ce que nous appelons la lumière de foi. La foi est une participation à la lumière de Dieu. L'âme croyante voit en tout — hommes, choses, événements — ce que Dieu lui-même voit. Elle le voit dans son Esprit d'amour qui lui est communiqué. Elle ne voit que cet amour qui en tout se donne : *Deus Caritas.*

Regard d'âme

Je crois donc... et je m'en tiens là. Je ne veux plus chercher ni à voir ni à dire. Je veux m'habituer à regarder dans l'ombre où la lumière se tamise pour m'arriver sans me blesser, à écouter ce silence où parle la voix qui dit tout sans paroles, à aimer cet Amour qui se donne en m'éclairant et en me parlant sous cette forme plus haute que moi-même, et plus près de la lumière et de la vérité.

Car vous n'avez pas voulu la garder pour vous-même cette communication qui vous unit tous Trois dans le sein unique et infini : vous la répandez en nous. Elle est « l'eau qui jaillit en vie éternelle » (Jn, IV, 14). Elle forme « ces fleuves qui coulent dans les entrailles spirituelles des âmes qui accueillent le Saint-Esprit et qui vibrent au souffle de l'Amour » (Jn,VII, 38-39). Elle bat très fort aux portes closes des âmes qui la refusent, elle brise parfois ces portes de son mouvement qui emporte toute résistance. Parfois elle attend longtemps avant d'inonder toutes les puissances ; elle se glisse imperceptiblement à travers les montagnes, les collines, les durs rochers ; on la volt à peine ; les broussailles recouvrent son mouvement silencieux ; elle avance néanmoins si elle le peut, elle se fait son lit, d'abord étroit et contesté, puis de plus en plus large et empli jusqu'au bord. Mystère étrange que j'essaie de pénétrer par ces analogies ! Réalité plus vraie, aussi proche que moi plus intime en moi que les réalités auxquelles je la compare, mais dont j'ai peine à prendre conscience parce que j'ai glissé dans le sensible et qu'elle est spirituelle, que je la perçois pourtant de mieux en mieux, en la poursuivant de mon regard d'âme, qu'aiguise un désir qui est déjà un amour, et que seul l'amour infiniment présent en moi a pu exciter.

« Et nous, nous avons cru à l'amour »

N'oublions pas que la puissance de Dieu c'est son amour, et que notre misère n'est pas un obstacle qui arrête cet amour. Saint François de Sales affirme au contraire que notre misère sert de trône au divin amour.

Nous regardons trop notre misère : c'est la la raison de notre tristesse. « Nous sommes faits pour Dieu, et notre cœur demeure inquiet et troublé tant qu'il ne se repose pas en Lui. » On connait certainement ce beau mot de saint Augustin. Demandons-lui de nous apprendre à le vivre.

Voici comment pratiquement on le vit. II ne s agit pas, on le devine bien, d'avoir écarté toutes nos fautes et supprimé tous nos défauts ; il s'agit de se tourner vers le bon Dieu avec ces défauts et ces fautes et de nous donner à Lui comme nous sommes. Que d'âmes gouteraient la paix divine si elles savaient et faisaient cela ! Nous perdons notre temps à nous lamenter en nous regardant, au lieu de nous dilater en Le regardant, Lui, l'immense amour qui veut que nous nous donnions à Lui pour qu'il puisse se donner à nous.

Cela tient à la fausse idée que nous nous faisons de Lui. Nous Le voyons à notre mesure, et nous jugeons de son amour d'après le nôtre. Dieu est plus grand que nous. Sa grandeur, sa joie, sa beauté, sa vie, c'est de se donner, car il est *Caritas*. Il n'attend, pour le faire, qu'un mot de nous. Et ce mot le voici : *Et nos credidimus caritati*. Ce *credidimus* est une prise de possession de Dieu, c'est comme une mainmise sur Dieu. Il crée entre nous et Lui un lien qui le fait notre. C'est à partir de là que nous disons : « Mon Dieu. »

Mais nous comprenons que *credidimus* cela veut dire : « Nous nous confions, nous nous livrons, nous nous donnons. » C'est un amour, le notre, qui se donne à l'amour infini, et qui des deux ne fait plus qu'un. Ne craignons pas d'entrer dans ces vues et de les vivre.

II ne faut pour cela qu'une chose : la bonne volonté.

La bonne volonté et la grâce qui est la bonne volonté de Dieu, voilà les deux forces qui font les saints. Laissons donc résolument nos craintes et jetons-nous joyeusement dans la confiance filiale, qui est le premier et le dernier mot de l'Evangile. Ne nous voyons plus seuls pour porter le poids de notre être et de la vie. Il n'y a pas d'erreur plus périlleuse que celle-là. Dieu s'offre à nous pour combler le vide de notre âme et réjouir toutes ses désolations. La désolation, c'est la surface mobile où le démon nous trouble ; la joie c'est le fond réel et substantiel où Dieu se donne : « *Entre dans la joie de ton Seigneur.* »

Acte de foi et saisie de Dieu

Je vois que vous continuez à avoir la nostalgie de plénitude et d'infini, et que vous ne savez pas encore trouver tout cela dans votre cœur qui en est occupé. Votre cœur reste *inquietum* et rêve de *in pace in idipsum*, comme si cela était réalité lointaine et réservée à des initiés.

La grande vérité que le Saint-Esprit crie au fond de nos cœurs *in gemitibus inenarrabilibus* (« en gémissements indicibles ») est au contraire que l'Infini est là, présent, vivant, aimant, s'offrant sans cesse, vérité à l'intelligence, Charité au cœur, et que vous n'avez qu'à faire un acte de foi pour vous en emparer et nouer avec lui des rapports d'amour éternel. *Qui credit in me habet vitam aeternam* (« Celui qui croit en moi a la vie éternelle »). Remarquez *habet*, au présent... et c'est tout à fait juste.

La vraie flamme d'amour

Il est trop clair que l'amour prolonge les recherches de l'esprit et les achève, et que le signe de croix sur le cœur apaise l'intelligence en quête de vérité qui se dérobe. Le sacrifice du savoir est plus grand que le savoir, et il nous apprend davantage...

Il est non moins clair que la connaissance est bonne, que les recherches et les efforts de l'esprit pour connaitre sont excellents et nécessaires, que Dieu est la Vérité et qu'il faut le rejoindre en toute étincelle du vrai,... et qu'en un mot toute la vie doit être un perpétuel mouvement de l'esprit vers la lumière et du cœur dans la lumière trouvée par l'intelligence et goûtée par lui.

Dans le langage spirituel, la « flamme d'amour » dont parle Dante désigne quelque chose de plus. Elle désigne la connaissance savoureuse de Dieu par le don de sagesse, c'est-à-dire au fond par le goût de Dieu.

La sagesse qui goûte n'exclut par l'intelligence qui connait dans la lumière. La lumière reste, elle continue de jouer son rôle ; mais elle est prolongée et dépassée par un effort du cœur qui aime et qui en savourant Dieu le connait d'une façon mystérieuse et plus haute que l'esprit.

Et c'est cela la flamme de l'amour. L'amour en nous (c'est-à-dire l'Esprit-Saint) commence par brûler toutes les scories de l'âme inférieure ; ensuite il se montre dans le cristal de l'âme dégagée et se donne à connaitre dans une parole intérieure qui est le Verbe en nous ; enfin il allume en nous, en face de ce Verbe et de son principe ou nous decouvrons toute vérité et tout bien, un feu qui nous embrase et nous livre à eux :

Et c'est cela la vraie flamme de l'amour, la Vie divine, le mouvement de la charité infinie qui a sa source dans le Père, qui procède de Lui et se communique au Verbe, et qui entrainant le Verbe dans le Père comme elle entrainait le Père dans le Verbe, réalise le Discours après la Cène et surtout tout le chapitre XVII de saint Jean que vous connaissez : *Ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint*. L'âme qui a conçu le Verbe dans la lumière de l'amour, en qui la connaissance est devenue clarté chaude et vivante (charité) est à l'abri de toute tentation. Elle a le signe de l'amour sur le cœur ; elle a dépassé la région où l'on est tenté, la région des recherches et des *discursus* ; elle se repose dans les hauts pâturages de l'esprit qui contemple et se donne.

Elle est adulte ; elle abandonne « le lait des petits » et mange « le pain des forts ». Tel est vraisemblablement le sens du mot de Dante.

Un gland n'est pas un chêne

Être et devenir, ce sont deux choses bien différentes. Les hommes les confondent bien souvent ; et voilà pourquoi ils sont si exigeants et si pressés. Le bon Dieu ne fait jamais cette confusion-là, lui ! Il sait bien qu'un printemps n'est pas un automne et qu'un gland n'est pas un chêne. Il nous donne nos heures et nos jours pour que nous devenions ce que nous ne sommes pas. Il n'écrase pas une tige de blé naissant parce que l'épi n'apparait pas encore à son sommet ; il sait bien attendre pour manger le pain qui en sortira. C'est son indulgence très particulière que nous appelons sa miséricorde...

Simple prière et simple effort possible, tout cela repris chaque jour sans découragement, dans la confiance et la paix. Cet état d'âme-là, c'est ce que N.-S. appelle le royaume des cieux. Voila pourquoi il dit : « Le royaume des cieux est au-dedans de vous. » Il consiste à se tenir bien tranquillement uni au bon Dieu qui s'y trouve, qui est le divin roi, et à lui demander d'y établir son pouvoir de plus en plus.

La vie est une croissance lente, imperceptible

Ne vous inquiétez pas de vos insuffisances religieuses ni des difficultés que vous rencontrez pour les supprimer. J'ai l'impression que ce que vous faites est vouloir divin, que vous le réalisez de votre mieux...

Voyez simplement de temps en temps, en grande paix et liberté d'âme, s'il y a quelque point précis sur lequel le bon Dieu vous demande un effort que vous Lui refusez. Si oui, amendez-vous sur ce point. Si non, restez tranquille et continuez d'accepter de n'être pas aujourd'hui ce que vous devrez être demain. La vie est une croissance lente, imperceptible. Nous ne l'avançons pas en regardant sans cesse les progrès accomplis. Le Maître intérieur est là pour vous dire ce qu'il y a à faire et à ne pas faire. Remettez-vous à Lui ; soyez docile à ses indications précises... et attendez dans la confiance et le calme la réalisation d'un dessein d'amour qui sera Son œuvre si vous ne Le génez pas et qu'Il désire mener à bien, plus encore que vous.

La fidélité du Ciel et la fidélité de la terre

Vivez donc tranquillement ces lumières. Ce sont des germes. [Dieu] vous les a donnés pour qu'ils se développent. Il vous donnera désormais jour par jour les grâces nécessaires à ce développement. Ces grâces ne vous sanctifieront probablement pas comme vous le voudriez : mais, si vous êtes fidèle, elles vous sanctifieront comme Il le veut, Lui : et c'est la seule sainteté authentique.

La fidélité ne consiste pas a ne pas « chuter » ni, à atteindre la perfection d'un seul coup. C'est la fidélité du ciel. Celle de la terre consiste dans la volonté qui se reprend sans cesse pour s'élever malgré les imperfections et les chutes. Elle se reprend parce que Dieu le veut ainsi et qu'il en donne sans cesse la force.

La liberté des enfants de Dieu

La sérénité de notre âme et les mouvements de confiance que nous éprouvons... ces impressions et ces mouvements partent du fond calme où Dieu réside, et prouvent sa présence. Ils sont le rayonnement du Soleil divin qui est en nous ; ils nous rappellent cette présence, mais ne la créent pas. Elle existe indépendamment du rayonnement sensible qui la manifeste ; et c'est elle qui est notre vie.

Le bon Dieu vous attire manifestement à l'union avec Lui. Or cette union se fait dans la foi, et non dans la sensibilité. Habituons-nous, par des actes répétés, à cette vie de foi, qui nous met très réellement en contact avec Lui. Évidemment ce sont des actes spirituels, c'est un contact spirituel. On ne sent rien, on ne voit rien, on n'entend rien. Souvent, au contraire, on est tout plongé dans un état d'insensibilité décourageante. Alors c'est la vie d'hiver ; mais c'est vie cependant, vie nécessaire parce que nous ne sommes pas dans la patrie ; l'exil est l'exil : il faut savoir l'accepter tant que Dieu le veut et avec toutes les circonstances qu'il veut. Cette acceptation unit, et l'union seule compte. Peu à peu, par ces exercices, nous acquérons notre indépendance à l'égard de ces circonstances ; nous sommes supérieurs à elles, puisque nous les acceptons...

Malheureusement, on vit en général dans une grande illusion a cet égard. On se figure que le détachement, la force, consistent dans l'éloignement des choses. C'est une erreur. La vraie force consiste à fuir ce que Dieu nous demande de fuir, et à accepter ce qu'il veut que nous acceptions ; elle consiste dans la soumission à sa sainte volonté. Voilà la sainte indifférence qui est aussi la sainte indépendance, la liberté des enfants de Dieu. Les enfants de Dieu vivent extérieurement comme les autres, mais intérieurement ils sont très différents. Ce qui domine les autres, eux le dominent. Ils le dominent parce qu'ils ne veulent que Dieu. Leur volonté n'est donc pas incliné, ni surtout emportée : elle est libre.

Le Saint-Esprit, qui est l'Esprit des fils adoptifs comme Il est l'Esprit du Fils unique, vous attirera de plus en plus dans cette voie... et vous la suivrez parce que vous êtes « des âmes de bonne volonté ». C'est pourquoi il est si important de se constituer une vie profonde.

Les retraites mystérieuses où la foi devient la vie

Le bon Dieu a ses desseins. Même au point de vue naturel il veut que nous nous perfectionnions, et il nous conduit à ce sommet de perfection par de durs chemins.

Au point de vue surnaturel surtout la chose est tout à fait claire et certaine. Vous achetez avec ces épreuves la joie de croire et de pénétrer dans les retraites mystérieuses où la foi devient la vie.

Peut-être leur devez-vous de comprendre si intimement l'Evangile et saint Paul, saint Augustin et l'Imitation. Le bon Dieu vous sépare de votre famille naturelle pour vous faire entrer dans la famille de ceux qui sont plus spécialement *amici mei*, « mes amis ».

Détachement et attachement

C'est une des supériorités de la foi de ne pas se laisser arrêter par les petites barrières où se brisent les unions du temps. Pour nous, le temps, le lieu, ne sont que des accidents d'une réalité très faible. Nous vivons au-delà des bornes qu'ils tracent au passager. Je songe à notre bonne conversation d'il y a huit jours sur l'immutabilité divine. Nous devons atteindre à la perfection même du « Père céleste ». Nous devons nous revêtir peu à peu de ces lignes de physionomie que nous appelons ses attributs. Telle est la raison profonde et l'aspect vrai du détachement chrétien. Ce n'est pas un détachement, mais un attachement. Nous quittons ce qui passe pour entrer dans Celui qui demeure. Voilà le secret de la paix d'âme.

Le détachement, c'est l'amour ordonné

On se figure trop souvent que le détachement chrétien consiste à ne rien aimer. C'est horriblement inexact. Il n'y a jamais eu de cœur plus aimant que celui de Jesus ; et nos cœurs doivent se modeler sur le sien. Aimer est le grand — et même l'unique — commandement : *Hoc est primum mandatum... diliges Deum ex toto corde... et proximum*. Vous avez là tout l'Evangile et toute la vie, et tout Dieu qui est *Deus caritas*. L'amour. Mais un amour ordonné, un amour qui puisse vivre et se communiquer... et par conséquent immoler tout ce qui l'empêche de se donner.

Cette immolation, c'est le détachement. Le détachement, c'est donc la face négative de l'attachement (ou

amour). Le détachement, c'est l'ordre des amours : *Ordinavit in me caritatem*. Le Dieu d'amour vivant dans une âme lui fait aimer tous les êtres selon leur degré de participation à lui-même qui est l'Être.

L'âme doit les aimer comme Dieu les aime, c'est-à-dire comme Dieu se donne à eux. Ce don de l'être infini a un être fini, c'est ce qui le fait être, et c'est la mesure de notre amour. Notre amour mesuré par Dieu même et par ce que nous trouvons de Lui dans ses œuvres est un amour ordonné. Des lors pas d'attachements qui ne soient pas conformes à cette règle. Si l'âme en découvre en elle-même, elle les discipline.... mais elle ne les supprime pas.

Vous avez certainement remarqué que l'idée d'ordre est à la base de tout. Le détachement est la condition de l'ordre, comme l'ordre est la condition de l'amour. Et c'est pourquoi on peut dire que le détachement c'est l'amour ordonné.

II faut aimer ce qui demeure

Les intelligents et les heureux sont ceux-là seulement qui ne se laissent pas accrocher en route. Pour eux, pas de déchirement. Le mouvement en avant leur va, car ils ne veulent que le terme. Les autres sont toujours pris par quelque pan d'habit, et c'est leur cœur qui est cet habit. Alors c'est la perpétuelle brisure. Cela ne veut pas dire qu'il ne faut rien aimer. Non : il faut aimer et aimer beaucoup, mais il faut aimer ce qui demeure et il faut aimer en vue de la réunion au pays où l'on demeure.

Aller au pas de Dieu

Je vous félicite de vous intéresser à toutes ces questions. On les étudie longtemps avant de réaliser. Mais (au moins pour nous) on ne les réalise guère sans les avoir étudiées. L'étude révèle qu'on les aime... et quand on les aime le bon Dieu donne tôt ou tard de les vivre.

N'oubliez pas « tôt ou tard ». Ne vous pressez pas. Le moyen d'aller vite, en ces terrains de vie, c'est d'aller lentement... ou mieux, d'aller au pas de Dieu qui, lui, n'est pas pressé. La vie est un voyage. Si on marche, si on est en mouvement, tout va bien. Ce que le bon Dieu ne supporte pas — et ce qui est en effet intolérable — ce sont les âmes stationnaires, ou parce que inertes de nature, ou parce que persuadées d'avoir atteint le sommet au-delà duquel il n'y a rien.

La vie, une ascension vers les hauteurs, non un repos sur les hauteurs

Un jour tu seras probablement surprise — et nous en serons tous là — que tes heures méritoires ont été celles où tu croyais ne rien faire de bon. Nous nous figurons trop que, pour être vertueux, il ne faut plus souffrir ni le laisser voir. Cela, vois-tu, c'est le sommet de la montagne. Les grands saints y sont arrivés... pas en un jour. Mais nous ne sommes pas les grands saints... Et même eux avaient et prenaient le droit de se plaindre ; Notre-Seigneur le premier a donné l'exemple durant son agonie. Personne ne songe à le Lui reprocher. Quand nous sommes écrasés par la souffrance, quand la tête est en feu, les muscles du visage tendus, tout le corps comme endolori, on n'arrive pas toujours au sourire gracieux et à la parole aimable. Que faire alors ? Prendre cette impuissance comme on prend la névralgie ; accepter cette seconde croix comme la première, car c'en est une — et non pas une faute — et c'est parfois la plus lourde. Et puis s'exercer ainsi, dans les impuissances et les croix quotidiennes, à gravir le sommet en se rappelant que la vie est une ascension vers les hauteurs, et non un repos sur les hauteurs. Donc, ne te désole pas si tu sens la souffrance et si elle t'affecte, et si elle fige le sourire sur tes lèvres où tu aimerais l'épanouir.

Aller au bout de ce mot : « Caritas »

Je devine combien ces épreuves auxquelles vous faites allusion ont du affecter votre sensible naturellement si vibrante. Mais je suis heureux de constater combien votre raison les apprécie avec calme et justesse. Je suis heureux surtout de constater combien votre âme qui est presque naturellement surnaturelle sait y reconnaitre la volonté toujours bonne et aimante, et l'adorer et l'aimer. C'est la grâce essentielle. Seul l'Esprit-Saint, présent dans une âme, peut donner cette clarté supérieure.

En face de cette clarté et du *fiat voluntas* qu'elle vous fait prononcer, votre misère spirituelle n'est rien. Elle devient moyen de sanctification. il faut dire d'elle comme de toutes les autres peines : *fiat voluntas*, et elle se revêt — comme tout ce que nous offrons à Dieu — de la beauté et de la grandeur même de Dieu. Que de fois vous avez lu cela dans vos deux grands amis : saint Paul et saint Augustin. C'est le fond de leur doctrine, comme c'est le fond de l'Evangile, parce que c'est le fond même de Dieu qui est *caritas*.

Votre seul tort est d'avoir peur de vous appliquer à vous-même cet enseignement. Vous savez que dans nos rapports avec Dieu, la grande (et presque la seule) peur qu'il faut avoir, c'est d'avoir peur. Nous ne savons pas aller au

bout de ce mot *Caritas* qui précisément est sans bout. Dans vos méditations solitaires... creusez ce nom spécifique de Dieu. Voyez en Lui un besoin de se donner tel qu'il est, c'est-à-dire l'amour, le don de soi. Il ne peut ni vouloir, ni faire autre chose.

Voilà donc ce qu'il a voulu et fait dans vos épreuves récentes : et voilà ce que vous reconnaissez quand vous Lui dites : *Fiat voluntas tua*. Et voilà enfin pourquoi une telle prière couvre la multitude de nos fautes et de nos misères.

Le nœud central de notre vie

Le trouble à la suite d'une faute est une seconde faute qui s'ajoute à la première et qui est plus grave que la première. C'est saint François de Sales qui a fait cette remarque : il s'y entendait. Et voici la raison : une faute va contre une vertu ou un commandement. Le trouble va contre le commandement de tous les commandements, et contre la vertu qui est reine de toutes les autres : il va contre la charité ; il va contre la foi à l'amour. Une âme qui se trouble est une âme qui ne croit pas vraiment à l'amour. Or la foi à l'amour a les promesses de la vie éternelle : *qui crédit in me habet vitam aeternam.*

Voilà le nœud central de notre vie. Autour de ce point nous unifierons toutes les pensées de notre esprit, tous les sentiments de notre cœur, tous les actes de nos jours. Selon votre mot, qui est très juste et très beau : nous les harmoniserons. Nous en ferons une harmonie.

La vie de foi en effet est essentiellement harmonieuse et ordonnée. Elle peut être remplie de mouvements et d'activités divers ; elle est toujours une. Elle a Dieu pour principe et pour terme, et elle participe à cette unité. Les éléments divers, c'est la matière dont est faite la vie, mais ce n'est pas la vie. La vie c'est le principe secret qui anime, ordonne, dirige et unifie tous ces éléments.

Pour l'âme de foi vraie, ce principe c'est l'Esprit-Saint.

Notre-Seigneur indispensable

Notre-Seigneur est indispensable pour mener l'âme jusqu'aux sommets suprêmes du véritable abandon qui est le suprême sommet de l'union à Dieu. Sans Lui, on peut rester en face d'un Maitre. L'union à Dieu exige qu'on soit en face d'un Père. Et c'est Jésus, le Fils fait homme, qui nous y met...

Priez bien pour le pauvre monde qui perd de plus en plus la tête et qui va à l'abîme. Mais le bon Dieu l'attend au fond.

La joie de « passer »

Je ne vous demande pas si vous êtes dans la joie pascale. Je sais que vous l'êtes. Mais je souhaite que de plus en plus vous en goutiez la douceur qui trop souvent se cache. C'est la joie de passer « de ce monde à son Père ». Elle a sa source dans la lumière qui nous montre Dieu et son vouloir d'amour en toutes choses. En face de ces choses qui passent, nous ne nous arrêtons pas à la surface mobile qui change, nous allons jusqu'au fond immobile qui demeure : Dieu et son amour de Père. Alors on trouve doux de « passer ».

Il aime que nous nous donnions comme nous sommes

Le *fiat* que le bon Dieu nous demande quand nous souffrons n'est pas le *fiat* de l'insensibilité, mais le *fiat* de la souffrance. Donnez-lui votre cœur qui saigne tant qu'il saignera ; vous le lui donnerez ensuite apaisé quand l'apaisement sera venu. Car Il aime que nous nous donnions comme nous sommes ; et s'il y a des rectifications à faire, Il les fera parce que nous nous serons donnés.

La joie de se donner

Voilà la vie. Il faut la prendre comme elle est, et c'est en la prenant ainsi, c'est en se devouant et en se donnant jusqu'à la mort qu'on trouve, même ici-bas, la plus grande joie. C'est la loi, nous ne changerons pas cela.

La prière qui se fait un peu partout et toujours

Habituez-vous à la prière qui se fait un peu partout et toujours. Il n'y a pas qu'à l'Eglise que le bon Dieu est à notre disposition. Il demeure au fond de nos cœurs comme dans un tabernacle, pourvu que nous soyons en état de grâce. Mais, hélas ! qu'Il y est souvent seul et oublié ! Si l'on nous traitait comme cela, nous !

La prière : des formules courtes, mais ferventes

La source est inépuisable : c'est le Cœur infini qui aime depuis toujours et pour toujours, qui aime jusqu'à la mort. Il ne demande qu'a répandre son amour et ses trésors ; Il dit : « Demandez et vous recevrez. » Et si on demande des biens sur la valeur desquels on se trompe (ce qui est bien fréquent), Il répare nos erreurs en nous les refusant et en nous donnant bien mieux.

Allons ! Est-ce entendu que nous allons frapper souvent désormais à cette porte divine ?... Tu sais ! Des formules courtes mais ferventes, c'est capital. Deux ou trois fois la semaine ne dis que « Notre Père » et « Je vous salue Marie », matin et soir, mais lentement, en réfléchissant sur chaque mot et en regardant en ton âme celui à qui tu t'adresses et qui t'entend et qui t'exauce et qui t'aime. Invite tout le monde autour de toi à en faire autant[3].

C'est si simple et si vite fait

Faites-le beaucoup vous-même. La prière est la plus haute occupation d'ici-bas. Quand le temps manque, on prie en faisant autre chose : une pensée vers le Ciel ou vers le tabernacle, un mouvement du cœur, c'est si simple et si vite fait !

Des maisons de silence et de recueillement vrai

Puisque vous voulez bien vous intéresser à notre Ordre, je puis du moins vous assurer que, malgré les petites misères inhérentes à la nature humaine, nos maisons demeurent des asiles de prière et de recueillement vrai. Nous ne sommes ni des héros ni des saints comme le croient les âmes hautes qui reversent sur nous la richesse idéale de leur vie intérieure.

Mais nous ne sommes pas davantage des paresseux et des inutiles. Nous animons nos offices et nos exercices d'un sentiment réel d'amour et du désir de Lui dédier notre vie.

L'aube naissante de l'éternelle clarté

Vous me demandez comment vivre de Dieu et l’au-delà quand on doit passer sa vie tout environné du mouvement des choses et l'âme trop souvent tourmentée d'inquiétudes et de troubles. La réponse... elle est dans votre vie même... Quand le bon Dieu vous montrera un jour... à quel point vous-même vous tenez dans cette divine proximité et dans cette paix d'être aimé de Lui et de pouvoir L'aimer, vous vous demanderez alors comment vous avez pu être troublé et anxieux. Mais cette lumière est la lumière de là-haut ; ici-bas il ne nous en arrive que de furtifs rayons, comme ceux qui filtrent à travers un brouillard d'automne... Et nous souffrons, parce que nous sommes faits pour la *Lumen vitae, lux aeterna*... Et nous avons tort parce que le brouillard, la nuit et l'anxiété sont dans le plan divin qui mène à la grande clarté. Il faut croire avant de voir ; il faut croire pour voir ; il faut croire à Celui qui voit pour voir un jour ce qu'Il voit et comme Il voit. Il l' a voulu ainsi. Il y trouve gloire et joie.

Celui qui ne voit que la nuit et qui Lui dit : « Mon Dieu, je ne vois rien ; mais puisque vous me dites que cette nuit c'est votre lumière, je le crois. Tout en moi me dit le contraire ; j'immole ce moi ; je vous écoute contre lui ; je vous préfère à lui », celui-là met Dieu à sa vraie place, la première.

Il est clair que c'est le grand sacrifice *abneget semetipsum* ; car la raison qui dit : « C'est la nuit », est la citadelle du moi ; quand on l'immole, on donne tout : *Et nox illuminatio mea in deliciis meis* (« Cette nuit, pour moi, est lumière de joie. ») Cette nuit acceptée, cette nuit que la raison nomme nuit, mais que Dieu appelle lumière, s’éclaire soudain et devient le rayon délicieux, l'aube naissante de l’éternelle Clarté.

Croyez donc que dans le monde, dans ce monde bouleversé où vous devez vivre, dans ce monde si privé de paix et si loin de Dieu, et dans votre âme surtout, dans votre âme accablée de troubles, Dieu est là ; Dieu aime. Dieu se donne, Dieu verse sa paix aux âmes de bonne volonté... et vous êtes une de ces âmes.

Croyez cela ; ne cherchez pas à comprendre ; ne demandez pas à sentir ; car croire c'est précisément se livrer à une parole sans comprendre ni sentir.

3 Cette lettre s'adresse a une jeune enfant.

Croyez... et cette parole qui est la Parole même, le Verbe de Dieu, vous transforme en Lui et vous fait participer à sa vie.

Alors cette âme-là vit vraiment

(La vie) ce sont quelques minutes passées ensemble en attendant la grade réunion définitive dans la patrie où il n'y a plus qu'une seule minute... mais une minute éternelle. Ce sera drôle, n'est-ce pas ? Et pourtant c'est bien la vérité vraie et la vraie vie. Et nous pourrions – en nous exerçant peu à peu – commencer à la vivre ici-bas. Vous surtout, à vos longues heures de solitude et de silence où vous ressemblez si bien à un Chartreux dans sa cellule. C'est très difficile parce que c'est très simple, et que nous sommes très compliqués. Aussi le moyen d'y arriver est-il de se simplifier...

Mon idée, ma grande idée, mon idée que je voudrais unique, c'est que tout est prévu, préparé, ordonné ou permis, et réalisé à chaque seconde par le volonté toute-puissante de quelqu'un qui nous aime. Une âme simple est donc celle qui, au fond de tout ce qui arrive, sait découvrir, adorer, aimer cette volonté. Une vie simple est une vie qui se passe dans l'union de foi à cet amour.

Remarquez-le, j'ai bien soin de dire : union de foi. C'est là ce qui déroute. Nous voulons voir, nous aimons voir, nous avons besoin de voir. Or la foi croit et ne voit pas. Elle croit ce qu'un autre voit. Quand elle l'aura fait pendant la course de ses journées de la terre, alors elle deviendra vision à son tour. Mais en attendant elle doit s'en rapporter à Celui qui voit et qui est venu nous dire : Voilà la vérité, voilà ce qu'il y a là haut ; voilà ce qui vous attend et vous sera donné si vous avez confiance en ma parole.

Ayez confiance. Disposez toute votre vie autour de cette confiance et vous la simplifierez... et vous commencerez, à travers les saisons qui passent, les joies ou les peines qui se succèdent, à vivre un peu la minute qui ne passe plus.

Il n'y aura plus que du présent

Car c'est comme cela : rien ne fait courir l'aiguille de l'horloge comme les occupations et les préoccupations. Quand on a beaucoup à faire on ne voit plus passer les heures. Voilà pourquoi on ne les verra plus passer du tout de l'autre côté. On sera trop occupé. On sera tellement absorbé dans l'amour du bon Dieu qu'on ne verra et qu'on ne voudra plus rien autre chose.

Mais cette occupation-là ne sera pas préoccupation. On ne se souciera plus avant de ce qui arrivera après. Il n'y aura plus d'avant ni d'après. Il n'y aura plus que du présent, et il comblera tous nos désirs...

Toute la difficulté, vois-tu, vient de ce que nous voudrions sentir cela, et qu'ici-bas il faut se contenter de le croire ; nous verrons plus tard ; ce sera clair comme le jour. Maintenant, ce n'est clair que comme la nuit. La nuit tu dis : il y a la un mur, il y a avantage à ne pas passer sur lui ; il y a un peu plus loin des escaliers où l'on se casse les jambes, il faut y aller marche à marche (et non pas « tout en gros »). Ce mur et ces escaliers, tu ne les vois pas ; et cependant tu agis comme si tu les voyais; tu as de la foi et ta foi te conduit, malgré l'obscurité, à travers les obstacles, sans encombre. La foi c'est la lumière des ténèbres de la terre ; elle montre ce qu'il y a dans ces ténèbres, et ce qu'il y a, c'est Dieu qui nous aime, nous appelle, et qui veut que nous allions à lui non pas avec les lumières de notre raison mais avec les lumières de sa raison à Lui. Comme il est beaucoup plus, infiniment plus raisonnable que nous, croire est infiniment raisonnable. De là, la paix de ceux qui ont la foi ; de là la grande paix de ceux qui ont une grande foi, et la paix parfaite de ceux qui ont une foi parfaite.

Il a tout fait pour manifester cet amour

(Le Verbe) est cet Être même en qui tout est, par qui tout est, qui a répandu hors de Lui-même comme un trop-plein, les richesses de son être, qui s'est exprimé dans la création comme il s'exprime en lui-même, mais en mots finis, multiples, innombrables...

Toute cette œuvre magnifique est de Lui ; elle est en Lui avant d'être faite ; Il en est le foyer éternel ; Il en est aussi l'exemplaire, le modèle. Lumière et firmament, plantes et astres, animaux, poissons, hommes avec le double rayon de clarté qui découvre en tout ce qui a été fait son auteur, et dans cet auteur un Père, sont faits par Lui et pour Lui, selon des images de son être, qui le reproduisent, le manifestent, font connaître sa beauté et la source première de toute beauté, le principe, le Père, l'Être-qui-est-et-qui-se-donne, l'amour.

Il a tout fait pour manifester cet amour, et pour qu'en voyant cet amour, l'œuvre entière qui en en sort batte des mains en criant : « Terre, chante le Seigneur ! Œuvre du Seigneur, bénissez-le toutes... Seigneur Dieu, vous êtes digne de toute gloire, de tout honneur, de toute puissance, car vous avez tout créé ; tout a procédé de votre vouloir... »

Mettre son âme en tout ce qu'on fait

Heureux ceux qui savent mettre leur âme en tout ce qu'ils font ! Ils peuvent souffrir beaucoup, car ils se donnent. Mais ils jouissent plus encore qu'ils ne souffrent : car le don de soi est source et condition de vie, donc d'épanouissement et de joie. Continuez à vous donner ; continuez à souffrir ; continuez à trouver votre joie dans la belle souffrance du don de soi. Le Dieu fait homme n'a rien su faire de mieux sur notre terre.

La volonté du Père

Fiat ! Amen ! Entre ces deux mots qui n'en font qu'un se déploie l'Ecriture, c'est-à-dire le Verbe révélé, incarné sous le voile des mots. En ces deux mots qui n'en font qu'un se résument tous les mystères : 1) la Création (*fiat lux*...), 2) l'Incarnation (*Ecce venio ut faciam... Fiat mihi secundum verbum tuum*...), 3) la Rédemption (*Fiat voluntas tua*...), 4) la Consolation et la Glorification (*Benedictus ! fiat !... Amen !*)

Dieu dit : *Fiat !*
Jésus dit : *Fiat !*
Marie dit : *Fiat !*
L'âme dit : *Fiat !*
Les élus en chœurs, à jamais : *Fiat ! Amen !*

Mot unique ! Mot plein ! Mot du temps et de l'éternité, qu'il faut s'exercer à dire pour le redire sans fin...

Il y a donc vraiment en Jesus quelque chose de plus profond que la Passion et la Résurrection, c'est la volonté du Père. C'est cela qu'il *aime*, et c'est cela qu'il *est*, et c'est cela qu'il exprime dans le discours après la Cène, et c'est cela qu'il demande dans la prière finale.

Le bon Dieu n'est pas morose

Le bon Dieu n'est pas morose ; il n'aime pas les troubles, la tristesse, les « bonnets de nuit ». Le bon Dieu est la lumière et la joie ; et il ne demande qu'à communiquer ces choses délicieuses à ses enfants. Évidemment, il ne le fait pas en plein, ici-bas : la lumière est toujours mêlée d'ombres, et la joie de croix. Parfois même les ombres sont bien épaisses ; et dans ces ombres on voit s'agiter bien des fantômes. Ces fantômes sont-ils autre chose que les ombres elles-mêmes, vues à travers notre imagination ? Évidemment on ne sait pas... Mais Dieu sait bien, Lui. Et voilà pourquoi le cœur qui a confiance en Lui garde sa sérénité. Il s'en remet à Lui du soin de le protéger ; il s'appuie sur les *Ave* de son chapelet qui semblent une défense bien fragile et qui sont en réalité une armure invincible.

Ce diable de rêve qu'on nomme le bonheur

Je ne sais pas de combien d'éléments est fait ce diable de rêve qu'on nomme le bonheur, mais je sais qu'il en faut plus que je ne viens de dire et qu'ils ne sont jamais tous réunis. Je vois bien de quelle course effrénée on le poursuit ; mais je n'en ai guère vu qui l'aient atteint. Il n'y a qu'une espèce d'hommes qui prétendent l'avoir trouvé et qui semblent vraiment l'avoir trouvé, ce sont les sentent ceux qui sont si forts contre la peine qu'ils ne la sentent presque plus, ceux qui sont contents de tout, même de la souffrance, parce qu'avec de la souffrance ils font de la joie future,

comme avec de la pluie, du soleil, de la neige, de la gelée on fait des moissons pour l'année qui vient.

La bonne humeur de la foi qui est l'amour du bon Dieu

Inquiétude ! Pourquoi ? En Chartreuse, ni on n'est malade, ni on ne meurt, on n'a pas le temps de s'occuper de ces menus détails. Les exercices quotidiens arrivent à heure réglée, réclament attention et effort, empêchent de se tâter le pouls (ce qui est un des plus sûrs moyens d'avoir la fièvre ou de croire qu'on l'a), et tiennent en haleine et en mouvement. Et on marche ainsi sans s'en douter. Parfois la tête est un peu moins légère, les jambes moins alertes, les pensées plus vagabondes et l'estomac plus paresseux... Mais n'arrive-t-il pas que le ciel soit moins pur et que des nuages courent au flanc des montagnes prochaines ? On les laisse courir... et on laisse aussi la machine humaine grincer en attendant qu'elle craque et qu'elle libère enfin l'âme dont elle est la demeure... et souvent la prison. C'est ce que vous faites, n'est-ce pas ? Et c'est ce que nous faisons... Et c'est le moyen de ne pas perdre sa vie : aller bravement tant qu'on peut, jusqu'au bout de ses forces qui sont d'ailleurs plus grandes qu'on ne croit souvent, et les développer en s'en servant, au lieu de les paralyser en les ménageant. La volonté est un fameux ressort ; si on la soutient avec de la bonne humeur, et surtout avec la bonne humeur de la foi qui est l'amour du bon Dieu, alors on décuple sa résistance et son activité.

Dans la lumière, tout est lumière

A une certaine profondeur d'âme, on est nécessairement et uniquement optimiste. On rencontre une certaine lumière où tout est beau. En surface, on ne voit que ridicule, sottise ou méchanceté : cela tient à ce qu'en surface on ne voit que des êtres, et souvent des parts d'êtres, et qu'en profondeur on trouve l'Être.

Il **n'y a qu'une vie vraie**

Vivants ! Morts ! tout cela ce sont des mots. Il n'y a qu'une vie vraie, et ceux qui nous ont quittés, s'ils ne la possèdent pas encore, en sont plus près que nous. Les jours, les mois, les années qui passent si vite, et qui ont bien raison de passer puisqu'ils sont incapables de nous offrir de joie un peu solide, ne nous permettent guère de donner beaucoup d'importance à ce que nous avons la mauvaise habitude d'appeler notre vie.

Par-delà le mouvement des choses et de la vie

Je me tiendrai très spécialement uni à vous durant cette dernière quinzaine d'octobre dans le souvenir de nos défunts. Il va de soi que nous leur joignons ceux que Dieu a pris à d'autres dates. Pourquoi cette période-là a-t-elle été si lourde de deuils ? Comme c'est étrange ! Chaque année j'en suis impressionné et presque effrayé en la voyant venir. Profitons-en bien pour regarder un peu par-delà le mouvement des choses et de la vie et nous préparer à ce qui demeure.

Nos heures d'impuissance sont les heures de Dieu

Le sentiment de votre misère d'âme est une autre note du même chant, et ce n'est pas une des moins belles. Là nous sommes en mineur,... il y a comme un voile sur l'âme, et ce voile répand de la tristesse sur toute sa louange. Il faut du courage, et surtout de la confiance pour continuer de chanter. Ayez ce courage, ayez cette confiance. Nos heures d'impuissance sont les heures de Dieu. Il a toute la gloire, car c'est Lui qui fait tout. Aussi le travail est merveilleux.

Nous souffrons à ces heures-la parce que nous voudrions partager cette gloire en partageant l'agir. Nous ne savons pas que le bon Dieu veut tout parce qu'il est tout, et qu'il nous tient dans le néant parce que c'est ce que nous sommes. Alors nous entrons dans la vérité et la vie.

Voilà pourquoi les saints exultaient à ces heures de brisement: *Cum infirmor, tunc potens sum. Libenter gloriabor in infirmitatibus meis ut inhabitet in me virtus Christi*. (« C'est lorsque je suis faible que je suis fort. » « Je me glorifie volontiers dans mes infirmités pour que la puissance du Christ habite en moi. ») Notez ce « *ut* » ; c'est une conjonction ; elle lie les deux choses : *Infirmitatibus et virtus Xti*.

Ne vous étonnez donc pas de vous sentir faible et misérable ; n'en soyez aucunement troublé. C'est la condition même de la force, la vraie, la force divine. Mais on ne la sent pas ; or la possession sans le sentiment qu'on possède ne nous suffit pas. Nous sommes faits non seulement pour le vrai et le bien, mais pour la jouissance du vrai et du bien. Et nous l'aurons ; le jour *approche* ; et il viendra infailliblement si nous savons, pour réparer nos jouissances excessives et le trop grand désir d'en avoir, accepter ici-bas la possession sans la jouissance.

Comme si on avait toujours vingt ans

A défaut de la jeunesse physique qu'on ne peut pas retenir quand on l'a et qu'on peut encore moins rappeler quand elle a fui, gardons bien notre jeunesse d'âme. Vous savez, vous, ce qu'est la jeunesse d'âme ? C'est l'union à son principe. Et le principe de l'âme, c'est Dieu. Voilà comment l'union au bon Dieu, par la fidélité à le bien servir et l'acceptation de sa volonté, donne une allégresse perpétuelle, comme si on avait toujours vingt ans.

Les âmes qui aiment

Fiat. Dans ces dispositions, une âme peut connaitre les heures d'angoisse que Jesus appelle *usque ad mortem*, elle n'a absolument rien à craindre. Toute sa vie morale est dans le *fiat voluntas*. Saint Augustin vous l'affirme : *Homines sunt voluntates* : « Tout l'être humain est dans le vouloir. » Le reste c'est la bête. Ces heures où elle se révolte sont des heures où elle meurt. La dure souffrance vient de cette mort, et c'est pourquoi elle est douloureuse autant que nécessaire.

Les âmes que Dieu jette dans cette lutte sont des âmes aimées et – quand, dans cette bataille, elles disent leur fiat – ce sont des âmes qui aiment.

Le *fiat* met notre vouloir dans le vouloir divin et des deux n'en fait plus qu'un : *qui adhaeret Deo unus spiritus*...

« Désirer, c'est aimer. » Les désirs sont la mesure de nos cœurs ; ils révèlent les possibilités d'union pour chacun de nous ; ils sont le mouvement de l'Esprit-Saint qui est l'éternel amour au fond d'une âme. La lutte est la reconquête de cette âme par Celui qui est *Spiritum vivificantem* (« l'Esprit de vie ») contre les forces de mort que le péché a laissées en nous.

Mon Dieu, merci pour mon baptême

Mon Dieu, merci pour mon Baptême ; il m'a arraché à la tyrannie d'un maitre plus dur que le pharaon d'Egypte. Merci pour votre Eucharistie ; elle me soutient comme la manne dans le désert de cette vie et dans la marche vers la terre promise. Merci pour toutes les grâces dont, à chaque instant, vous comblez ma pauvre âme altérée de vous. Merci pour tous vos bienfaits. Ô que ce mot est vrai ! Tout ce que vous faites est « bien fait ». Bien fait, parce que la réalisation en est soignée et parfaite. Bien fait, parce que cela nous est bon. Merci pour l'air que je respire, pour la lumière qui éclaire mes pas, pour le soleil qui me réchauffe, pour les fleurs qui me réjouissent et les plantes qui refont mes forces. Merci pour les joies et pour les peines dont je puis enrichir ma couronne éternelle ; merci pour la douce clarté qui me révèle dans les unes et les autres votre tendre amour éternel !

Confitebor... Je vous loue pour tout cela, je vous loue à plein cœur, je vous loue pour ceux qui ne le font pas ; je veux le faire sans respect humain, très haut et très fort, devant ceux qui, comme moi, peuvent comprendre que la suprême intelligence et la plus haute sagesse consistent dans cette louange :

« *vraiment avisés sont ceux que dirige la crainte du Seigneur ; sa louange subsiste à jamais*. »

N'ayons pas peur des prières arides

Il ne s'agit pas de supprimer toute inquiétude et de sentir la paix. Avoir la paix est une chose, sentir qu'on a la paix et le goûter est une autre chose. Ce qui nous trompe, c'est notre habitude de vivre par la sensibilité et de ne croire qu'à ce que nous voyons ou sentons. Il faut nous dégager de cette confusion (ce qui fait beaucoup souffrir), entre la vie vraie, qui est la vie de foi et d'amour, et les mouvements inférieurs de la sensibilité, qui ne sont que l'écorce de la vie. N'ayons pas peur des prières arides. Notre désir de parler à Dieu et de nous unir à Lui se cache au fond de ces sécheresses qui nous crucifient, et ravit le cœur du bon Dieu. Il aime beaucoup ce langage de l'âme qui dit : « Je ne comprends rien, je ne sens rien, je ne pense à rien, il me semble être comme un morceau de bois devant vous ; cependant vous voyez le fond de mon cœur ; je ne veux que vous. » Nous ne saurons que dans l'éternité le prix de ces demi-heures d'oraison distraite et desséchée, dans lesquelles on se donne sans compensation : c'est le vrai don de soi ; Dieu nous exerce, et il ne peut pas nous faire une plus grande grâce. Nous ne devons jamais nous laisser effrayer par les crises d'âme. Les heures difficiles sont les heures de Dieu. Il nous laisse nous débattre dans les ténèbres et l'impuissance pour nous montrer ce que nous sommes ; puis Il les remplace d'un seul coup par la clarté et la vigueur, pour nous rappeler qu'Il est là et qu'Il nous aime. *Etiamsi ambulavero in medio umbrae mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es*. « même si je marche au milieu des ombres de la mort, je ne craindrai aucun mal parce que tu es avec moi. »

Pourquoi la succession des joies et des peines ?

Pourquoi les périodes de paix et les périodes de tempêtes ? Pourquoi la succession de joies et de peines ? La réponse existe. C'est la définition même de notre Dieu : *Deus Caritas est*. Dieu fait tout ou permet tout par amour. Il faut que nous établissions solidement cette idée en nous, ou mieux, que nous nous établissions dans cette idée du *Deus Caritas* comme dans une forteresse. Nous sommes si fortement secoués par les tempêtes intérieures ou par les ennuis extérieurs, parce que nous n'avons pas cet abri divin. Sans lui, il ne nous reste que notre pauvre misère. Il est clair que nous ne pouvons pas résister. C'est là que nous trouverons le remède à notre sensibilité trop florissante. Nous en avons fait l'expérience, et c'est une première grâce. Il faut la renouveler ; il faut la rendre si fréquente qu'elle devienne une habitude et comme le mouvement ordinaire de notre âme. En toute circonstance nous nous retournons vers Celui qui est vérité et vie ; si nous sommes dans la joie, nous jouissons en Lui ; et si nous souffrons, nous nous réfugions en Lui, pour qu'Il nous aide à porter notre souffrance et qu'Il la sanctifie

La vie est une chose magnifique

Du courage ! Encore du courage ! Et toujours du courage ! Nous n'avons pas le droit de dire ni même de penser que la vie est triste. La vie est une chose magnifique ; seulement il faut l'envisager sous son vrai jour. Si vous la regardez dans la réalité présente, avec sa succession d'ennuis, de séparations, de deuils, etc.,... il est évident que c'est le plus atroce tissu de misères qu'on puisse imaginer. Mais si vous la regardez comme une marche vers la maison du Père qui est aux cieux, vers le foyer de famille, vers le lieu de réunion définitive et de tendresse sans nuages et sans fin, et si vous songez que chaque minute et chaque épreuve sont les moyens fixés par Celui qui sait tout, qui peut tout et qui nous aime, pour nous acheminer au terme, alors vous ne songerez plus à vous plaindre, vous serez plutôt tentés de dire : « Mon Dieu, encore des jours tristes, encore des peines... tout ce que vous voudrez, pourvu que nous nous retrouvions là où on ne se quitte plus. » Cela ne supprime pas la souffrance, cela n'empêche pas de la sentir, parfois bien rudement, mais cela lui donne un aspect qui la fait accepter avec bien plus de courage, et parfois qui la fait aimer.

Essayez ! peu à peu vous verrez comme c'est vrai...

Quand on souffre, on souffre

Il faut croire de plus en plus que le bon Dieu mérite son qualificatif de bon, que ce qu'il veut et fait, c'est toujours ce qui nous convient... et qu'il faut s'habituer à le prendre de ses mains et de son cœur avec amour et reconnaissance. La vie serait belle si nous pouvions en arriver là ! Mais nous sommes trop exigeants. Nous voudrions quand nous souffrons ne pas souffrir de souffrir. C'est un rêve irréalisable. Quand on souffre, on souffre ; il n'y a rien à faire à cela : c'est la loi universelle à laquelle le bon Dieu lui-même s'est soumis. Il a souffert, il a reconnu sa souffrance,il s'en est même plaint avec patience et soumission, et il nous demande de porter la croix en souffrant et en le Lui disant, s'il le faut.

Nous ne savons pas assez cela. Nous voudrions souffrir sans sentir la souffrance, et nous souffrons de souffrir. Nous ajoutons ainsi une souffrance inutile à la première.

Les heures les plus précieuses de nos vies

Ne vous étonnez pas que votre prière demeure douloureuse ; elle n'en est ni moins prière ni moins puissante sur le cœur de Dieu. Le bon Dieu ne demande pas de ne pas souffrir ; il demande de prendre votre croix à deux mains et de la lui offrir en union avec la sienne. Nous comprendrons un jour que les heures où il la dépose sur nos épaules sont les plus précieuses de nos vies.

« Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés. » méditez parfois cette association de mots « Bienheureux » et « ceux qui pleurent ». Évidemment c'est une vérité qui nous dépasse ici-bas. La terre n'est pas la patrie de la vérité ; on n'y connait que des vérités partielles. Et c'est pourquoi le bon Dieu a ajouté au regard de raison qui est trop court le regard de foi qui est une participation à son propre regard. Il développe en vous en ce moment ce regard Supérieur. Vous l'en remercierez un jour.

La souffrance, une marque de prédilection

La souffrance est un vouloir divin ; l'âme qui l'accepte avec amour s'unit à ce vouloir, ne fait plus qu'un avec Lui... et donc ne fait plus qu'un avec Celui dont le vouloir c'est l'être.

Vous comprenez dès lors pourquoi le bon Dieu vous appelle souvent sur ce chemin où on le rencontre le plus sûrement. C'est une marque de prédilection. Ce sont des rendez-vous qu'Il vous donne. Remerciez-l'en et soyez fidèle.

Être fidèle ne signifie pas ne pas souffrir. C'est notre grande illusion : nous nous figurons que nous souffrons mas parce que nous souffrons.

La souffrance est et restera toujours la souffrance c'est à dire une violence faite à notre nature. Dieu lui-même ne peut pas changer cela : *Fecisti nos ad te* « Tu nous as faits pour toi, Seigneur. » Or *te* c'est le bonheur. La souffrance s'oppose à ce *fecisti* et au mouvement vers le terme *te.* En souffrant avec nous et pour nous, Jesus a fait rentrer cette opposition dans le mouvement ; la souffrance est devenue chemin, mais c'est *per accidens*. Essentiellement et prise en elle-même, elle reste un contraire, un ennemi. C'est seulement quand on a engage la bataille contre elle, quand on l'a vaincue, quand on a été plus fort qu'elle en la portant, qu'elle devient un instrument et un serviteur.

Continuez donc de porter vaillamment la souffrance, et de la faire servir à votre plein déploiement de vie ; et continuez d'aimer le bon Dieu quand il vous prépare ces heures exceptionnellement développantes où le cœur broyé garde juste la force de redire : *Fiat !*

Le bonheur est dans l'âme bien plus que dans les choses

La lourdeur de la vie n'est pas contestable ; et son poids est peut-être encore plus effrayant pour ceux qui n'ont pas l'air de s'en douter et que nous appelons les heureux de la terre. Mais il faut savoir la porter, quelle qu'elle soit ; et le bonheur consiste beaucoup moins dans l'absence de croix que dans le courage à les accepter. Le bonheur est dans l'âme bien plus que dans les choses. Voilà pourquoi il y a des âmes qui sont toujours écrasées, même par des riens (et surtout par des riens) parce que ces riens sont au dessus de leurs forces ; et il y en a d'autres qui sont toujours debout et vaillantes, parce que leurs forces sont à la hauteur de toute épreuve.

Or, il y a une source où on peut puiser une vaillance au-dessus de toute souffrance, parce qu'il y a une force qui sait faire de la joie même avec de la croix.

Rien qui donne autant de joie que le courage

Non vraiment, nous ne gouvernons pas la vie a notre gré ; nous sommes des gens gouvernés, menés malgré eux (et les plus malins ne font pas exception). Or, toute ma vie, toute ma pauvre petite expérience, toutes mes études, toutes mes réflexions m'ont amené, m’amènent de plus en plus à reconnaitre que Celui qui gouverne sait merveilleusement ce qu'Il fait, qu'Il agit avec infiniment de sagesse et d'amour et que rien n'est avantageux et doux comme de se soumettre à sa direction sans voir ni comprendre, uniquement par confiance et amour, comme un enfant que la maman emmaillote et qui aimerait tout autant permettre a ses membres de prendre librement leurs ébats...

Je n'ai rien encore découvert qui donne autant de joie que le courage, ni rien qui procure autant de peine et si peu de résultats que l'abattement.

Prier en tout lieu et en tout temps

Il faut s'habituer à prier en tout lieu comme en tout temps. Le lieu de la prière, c'est l'âme et Dieu qui l'habite. Quand vous prierez, suivant le conseil de Jesus, entrez dans la chambre intime et retirée de votre âme, enfermez-vous là et parlez à votre Père dont le regard aimant cherche votre regard. Voilà le vrai temple, le sanctuaire réservé. On le porte avec soi ; on peut sans cesse ou s'y tenir ou y rentrer bien vite après quelque sortie...

Dans ce sanctuaire réservé, nouveau ciel et royaume de Dieu, la solitude et le silence doivent régner. Dieu est seul avec Lui-même. Les Personnes divines ne portent pas atteinte à cette solitude ; elles la constituent. l'amour qui les anime les ferme à tout ce qui n'est pas lui ; la cité est immense, mais close, et Dieu seul l'occupe, qui est « tout en tous » (I Cor. XV, 28). L'âme qui prie doit reproduire cette solitude, s'emplir de lui, rejeter tout autre.

Le colloque qui s'engage alors est silence. Parole et silence ne s'opposent pas, ne s'excluent pas. Ce qui s'oppose au silence, ce sont les paroles, c'est la multiplicité. On confond le silence de l'Être avec le silence du néant. Le néant ne sait ni parler ni se taire ; il ne sait que s'agiter et dissimuler, avec des mouvements superficiels, le vide qui est en lui. Paroles des lèvres auxquelles ne répond aucune pensée, attitudes du corps, jeux de physionomie qui ne traduisent aucune réalité ou qui mentent proprement : voilà le langage du néant. C'est pourquoi il le multiplie. Il faut beaucoup de mots pour ne rien dire ou pour dire ce qu'on ne pense pas. Il n'en faut qu'un à l'Être pour s'exprimer tout entier.

C'est vers cette unité que nous tendons quand nous nous sommes enfermés en Dieu. Il est devenu tout, nous le Lui disons et nous ne savons plus dire autre chose. C'est le silence de l'âme rentrée en elle-même et occupée de Celui qu'elle y trouve. C'était le silence des longues nuits de jésus, passées sur quelque montagne dans sa « prière de Dieu » C'était le silence de Gethsémani ou du Calvaire, coupé par quelques mots à notre adresse.

Nous sommes les fils de la joie

Dégageons de plus en plus notre ame de ses impressions tristes. La tristesse, en principe, n'est pas selon Dieu. Dieu est est la joie ; et même lorsqu'il permet l'épreuve, il entend, par la voie douloureuse, nous communiquer cette joie. Sa grande joie c'est de se donner, parce qu'Il est *caritas*. Nous devons entrer dans cette joie : *intra in gaudium Domini*. Nous y entrons en croyant à cet amour. C'est la foi qui nous met en contact avec Lui et qui Lui permet de se donner. Notre joie, c'est de croire que nous sommes aimés par celui qui est l'Amour infini : « *in caritate perpetua dilexxi te, et ideo attraxi te*. » Nous nous sentons fortement attirés vers le bon Dieu parce que nous sommes grandement aimés de Lui.

Comme il est regrettable que cette réalité, qui est la seule réalité vraie et définitive, ne nous soit plus familiere et ne soit plus intimement vivante en nous ! Elle imbiberait de joie même nos plus grandes peines ; elle garderait dans le contentement et dans la paix certaines parts profondes de nos cœurs, où nous trouverions un refuge et un repos aux heures les plus tourmentées.

Nous sommes les fils de la joie parce que nous sommes les enfants de Dieu.

Vous êtes maison de paix et de joie

Vous portez en vous la maison de paix et de joie ; vous êtes cette maison. *Qui manet in caritate in Deo manet et Deus in Deo*. (qui demeure dans la charité demeure en Dieu et Dieu en lui.)

Je ne suis pas fort latiniste ; mais, sans avoir eu jamais la curiosité de justifier ce que je vais dire, j'ai toujours rapproché *manet* de *mansio*. J'ai toujours traduit ce texte : « celui qui a sa maison dans l'amour a sa maison en Dieu (qui est amour) et il est maison de Dieu ».

Vivre sans cesse en face de ce grand mot : Deus Caritas

Remerciez le bon Dieuide vous avoir rendu la paix. L'accompagnement de joie sensible est bien doux quand il l'y joint ; mais il n'est pas essentiel, et il serait nuisible quand il le refuse. Prenons ce qu'il donne : c'est cela seul qui convient. Vous êtes père, et vous savez que l'amour ne tient pas toujours compte des désirs des aimés. Il voit leur bien et le procure, et il satisfait les désirs s'ils sont dans la ligne de ce bien. Ainsi fait Dieu. N'oubliez pas sa définition : *Deus Caritas* ! Nous devrions vivre sans cesse en face de ce grand mot !

Le secret de notre calme et de notre joie cartusienne

Malheureusement nous ne vivons pas assez en profondeur où règne la paix et beaucoup trop en surface où on sagite.

Vous avez là le secret vrai de notre calme et de notre joie cartusienne. Les misères quotidiennes des sensibilités heurtées et *en* détresse ne manquent pas plus chez nous qu'ailleurs. Elles font partie de l'existence en ce bas monde... et nous en sommes encore. Mais nous ne nous en laissons pas troubler. Toute une part de nous-mêmes émerge et les domine ; et nous nous efforçons de vivre par cette part la plus haute. C'est là que nous nous gardons une âme sereine. C'est là notre « palmier au désert » à l'ombre duquel nous nous reposons *in pace.*

Ces hautes « parts » de l'âme, vous les Possédez plus qu'un autre ; et c'est pourquoi vous vous sentez attiré d'y vivre. Cédez sans crainte à cet attrait, et pour cela dominez de ces hauteurs, où votre vie se fait, les milles petits heurts *della casa* (de la maison). On les domine en général en les négligeant.

La joie est le fond extrême, le terme de tout

Ce que j'excuse un peu moins, c'est votre tristesse... ou au moins votre mélancolie présente. Efforcez-vous de réagir. C'est un état d'âme qui a sa source dans les meilleures parts de vous-même. Il vient du désir d'être à Dieu plus complètement et de vous constituer avec Lui des rapports qui deviennent votre vie totale. Ce désir est excellent. Nous devons souffrir de le voir se réaliser si lentement et si incomplètement. Cependant notre souffrance doit demeurer calme.., et elle doit baigner dans une joie plus grande qu'elle-même. Car elle vient de notre misère, et la joie vient de la bonté divine. Or Dieu est infiniment meilleur que nous ne sommes mauvais. La joie est le fond extrême, le terme de tout ; la souffrance n'est qu'un aspect du chemin. *Pacem meam do vobis... Haec locutus sum vobis, ut gaudium meum in vobis sit et gaudium vestrum impleatur* (« Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit pleine. ») Vous savez ce que représente *Haec locutus sum vobis.* Il avait dit : *Sicut dilexit me Pater et ego dilexi vos. Manete in dilectione mea* (« Comme le Père m'a aimé, ainsi je vous ai aimé. Demeurez dans mon amour. ») Et il vous le dit à vous aussi... et vous répondez en désirant, en souffrant.

Mais vous répondez. La souffrance est une très bonne réponse... La meilleure, je crois. Unissez-la à la grande souffrance qui nous a rachetés et qui si vite est devenue *gaudium meum*.

« Ensevelis avec le Christ » (saint Paul)

Le tombeau, c'est le silence extérieur et surtout intérieur... c'est la solitude du dehors et surtout du dedans... c'est le détachement complet, tout lien coupé... c'est l'âme vivant à sa haute cime, *passer solitarius in tecto*, en plein ciel, inaccessible, n'ayant plus avec la terre qu'un point d'attache nécessaire par la partie inférieure, et prête à le supprimer dès que Dieu demandera le suprême essor. Le tombeau, c'est l'âme enclose en Jesus, isolée de tout le reste, complètement fermée à tout ce qui n'est pas sa joie et sa gloire, et s'épanouissant dans ce sein qui est la vie même... « Votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ »... en attendant que les murs tombent et que le Vivant apparaisse soudain en sa définitive et éternelle splendeur du matin qui ne connait plus de croissance.

Le tombeau, c'est le voile des réalités sous lesquelles se cache l'aimé pour s'assurer de notre amour avant de se donner en plénitude : voile de la foi que la constance et l'énergie de notre attachement font chaque jour de plus en plus léger et transparent et qui bientôt se déchirera pour la vision du Ciel.

C'est le tombeau de la « Vie ». Elle y repose en attendant le réveil et la manifestation extérieure. Elle y reste évidemment la vie...

Or nous sommes presque toujours hors de cette demeure de silence, de séparation et de foi. Nos jours se passent dans le créé, au lieu de se passer *in Deo cum Christo*...

Qu'il est difficile et rare de vivre au tombeau ! C'est le mystère le moins compris. Il en est ainsi de tous les mystères de silence et d'effacement. On accepte encore la souffrance... mais on ne peut se faire à la mort.

Avec cela, on se fait une vie éternelle

Cela ne nous dispense pas de prier nous-mêmes. C'est si facile de dire quelques centaines de fois par jour : « Mon Dieu, je vous aime », ou simplement de le penser. Eh bien ! avec cela on se fait une vie éternelle, une grandeur éternelle, des trésors éternels. Seulement il ne faut pas perdre son temps à se regarder soi-même... et c'est ce que font presque tous ceux qui veulent se sanctifier. Il faut s'occuper du bon Dieu, penser au bon Dieu, lui dire qu'on compte sur lui, qu'on croit à sa bonté, à sa sagesse infinie, à son amour, à toutes ses perfections. Quand nous avons ou croyons avoir quelque qualité, nous sommes fort aisés qu'on nous les signale et qu'on les remarque. Le bon Dieu est comme cela : avec cette différence que nos qualités à nous ne sont guère réelles et que nous les tenons toutes de lui, tandis que les siennes sont réelles et infinies, et qu'il les a en propre. Il a donc le droit d'en recevoir de l'honneur. Il y tient, et on ne peut lui faire de plus grand plaisir que de le louer.

Et puis, quand on l'a reconnu si grand et si bon, on est bien plus courageux pour faire ce qu'il dit ; on est persuadé que cette vie et ses peines, c'est bien peu de chose, et on est prêt à les porter pour gagner la vie qui vaut mieux et qui dure... Et puis encore, on comprend que toutes nos faiblesses et nos défauts ne lui font pas peur.

Faire de la vie éternelle avec nos pauvres jours

Je te renouvelle l'assurance de ma pleine confiance que cette heure sonnera. Quand ? Comment ? Je n'en sais rien. C'est le secret du bon Dieu. Il en a beaucoup, non moins que de miséricorde. Il a des façons très mystérieuses de retourner les âmes et de les ramener à Lui. Il faut savoir s'en remettre à Lui, attendre ses moments qui sont les bons, attendre, en se taisant et en priant, sans gâter le travail qui s'accomplit sous terre en voulant le réaliser en surface quand il doit s'accomplir souterrainement. Il faut avouer que le bon Dieu n'est pas pressé... et que nous le sommes beaucoup. Il faut avouer aussi que cela se comprend. Notre temps est court... et le sien très long. Mais il nous offre d'allonger le nôtre en entrant dans le sien, et de faire de la vie éternelle avec nos pauvres jours qui s'envolent si vite.

Je te souhaite de bien transformer toutes les minutes de 1931 en vie éternelle.

Voilà pourquoi nous la nommons la vie éternelle

Ce ne sont pas surtout des pensées qui nous sont nécessaires, c'est l'accord de ces pensées avec nos âmes. Et cet accord c'est Dieu qui le donne à ceux qui sont bien accordés avec Lui. Le bon Dieu est la lumière infinie. Quand on le possède on vit dans la lumière et on voit beaucoup de choses dans tout ce qu'on lit. Bien souvent même, on n'a pas besoin de lire. On comprend tout seul, comme s'il y avait en nous un Maître qui enseigne la vérité. Et c'est vrai que ce Maître est en nous, qu'Il nous parle, qu'Il nous enseigne, qu'Il nous communique ses manières de voir. Tu me dis que les épreuves de 1924 ont été accueillies avec une patience grandie, sinon parfaite. Sais-tu pourquoi ? C'est que ce Maitre du dedans a parlé et a fait voir ces épreuves sous un jour nouveau. Pourquoi a-t-il parlé ? Est-ce qu'Il ne parlait pas autrefois ? Si, si... Il parlait, mais sa voix n'était pas aussi bien entendue parce que l'âme était moins accordée et vibrait

moins à ses enseignements. Quand l'âme est très bien accordée , elle vibre à toutes ses paroles, et elle L'entend sans cesse. Alors elle comprend tout, parce que le Maitre intérieur qui est la vérité même explique chaque chose au moment même où elle se produit. Alors cette âme-là vit vraiment. Car ces paroles, cet enseignement qui retentissent en elle, c'est la vraie vie que le Père qui est aux cieux lui communique et qu'elle reçoit sans cesse si elle est docile. Évidemment, c'est une vie spirituelle faite de pensées, de sentiments, puisque le Père est un pur Esprit. Mais précisément parce qu'elle est spirituelle, elle n'est pas sans cesse usée par le temps ; elle n'est pas menacée de finir... et voilà pourquoi nous la nommons la vie éternelle.

Oui, le bon Dieu, quand nous sommes en état de grâce, vit en nous sa vie du ciel, et notre âme est un ciel ou nous devrions nous tenir sans cesse avec Lui pour regarder sans trouble les mouvements des choses qui nous entourent. Tu penses bien que je n'invente rien de tout cela : c'est dans l'Evangile. j|

Il y a de la joie infinie en tout

Il n'y a rien ici-bas qui ne puisse nous rapprocher de Lui. Ce qui nous manque le plus (et ce qui rendrait la vie belle et douce en toutes ses circonstances) c'est d'envisager les hommes, les choses et les événements sous cet aspect-là. Nous ne les voyons que sous l'aspect étroit et maigre des impressions qu'ils font sur notre sensibilité et des avantages ou des inconvénients qu'ils représentent au moment même où on les rencontre La vie est bien plus grande que cela, et les choses aussi, et nos âmes surtout. Il y a du divin, il y a de l'éternel, il y a de la joie infinie en tout. Dans un rayon de soleil et dans un murmure de ruisseau, dans une aiguille de sapin et dans une ramure de chêne, dans une journée de frimas, de grippe, d'épreuves variées comme dans les heures, hélas ! plus rares, de visites aimées ou de lettres attendues, nous pourrions et nous devrions voir Dieu qui, de toute éternité, a prévu, voulu, préparé, ordonné tout cela ; nous devrions croire qu'il l'a fait par bonté et amour, puisqu'il n'y a en lui qu'amour et bonté, et nous devrions adorer, baiser, chanter cet amour.

Voyez-vous ce qu'on appelle la foi, la vie de foi, l'esprit de foi ? La foi est un regard profond de l'âme chrétienne qui, en toutes choses, lui fait voir Dieu et son amour paternel. Ah ! comme la récitation du « Notre Père » devient douce, simple, aisee et constante quand on pratique ce regard. Malheureusement il est en nous comme l'organe des nouveau-nés ; il existe, mais nous ne savons pas nous en servir. Le baptême nous a faits enfants de Dieu ; c'est la vie du ciel en germe ; c'est bien, à condition que le germe se développe. J'aimerais bien que cette vie divine, cette seule vraie vie grandisse en nous. Le moyen est très simple : se nourrir et agir. Se nourrir : c'est-à-dire faire de bonnes lectures, recevoir les sacrements, surtout le sacrement qui est nourriture. Et puis agir, c'est-à-dire faire des actes de foi, de confiance et d'amour, et pratiquer des commandements du Père des cieux...

Voilà le seul moyen sérieux de comprendre et de porter la vie. Ce n'est pas la vie qui est lourde, ce sont nos âmes qui ne sont pas de taille à en soutenir le poids. Il leur manque précisément cette lumière de foi qui en révèle la grandeur et la beauté.

Voyez-vous, nous ne sommes pas faits pour souffrir. Souffrir nous blessera toujours ; c'est contre nature. Nous sommes faits pour le bonheur. Mais le bonheur est souvent au fond de la souffrance. Il faut y aller, à ce fond. Si nous restons à la surface, c'est nécessairement la peine et la blessure que nous rencontrons. Or, on va au fond avec le regard très spécial dont je vous parlais tout à l'heure. Il ne supprime pas la peine, mais il fait voir ce qu'elle renferme ; et c'est en le faisant voir qu'il donne la force d'accepter la surface pénible.

Je ne veux plus savoir que les choses éternelles

Je ne chante pas des saisons qui s'en vont et des choses qui finissent ; je ne sais plus et je ne veux plus savoir que les choses éternelles...

Il faut que nous sortions de plus en plus des mille riens où se perdent la moitié de nos pensées et de nos sentiments. Pense beaucoup au ciel. Pense beaucoup à Notre-Seigneur qui est notre ciel de la terre et qui sera encore notre ciel de là-haut. Ce qui nous manque, c'est cela. Il nous manque quelqu'un. Notre-Seigneur, lui, est vraiment quelqu'un...

Librement et très volontiers il a choisi les intempéries pour naitre, la pauvreté pour vivre, le mépris et la croix pour mourir, et chacune de ces choses un peu tout le long de sa vie. Il les a voulues et acceptées et choisies, non pas parce qu'il les aimait. Il ne les aimait pas plus que nous, il en souffrait autant et plus que nous. Il avait une sensibilité beaucoup plus délicate et plus vive que la nôtre, précisément pour mieux les sentir et plus en souffrir.

Il les a choisies pour nous montrer que le bonheur ne consiste pas dans toutes ces choses, puisque Lui qui est le Bonheur même ne les a pas eues – et ne les a pas eues parce qu'il n'a pas voulu. Il a été plus grand qu'elles, indépendant à leur égard. Elles ne l'ont pas impressionné ; elles n'ont pas commandé sa vie. C'est Lui, au contraire, qui leur a été supérieur, qui les a foulées au pied.

Si tu aimes bien Notre-Seigneur, il se fera ton divin Maître et il t'apprendra cela. Voilà pourquoi il est resté dans la sainte Eucharistie : pour enseigner et fortifier nos âmes. Malheureusement nous restons très loin de lui, même quand nous sommes à l'église, et même quand nous communions. Il faut que nous nous rapprochions et vous comment :

… L'union des âmes, c'est la ressemblance des pensées et des sentiments. On est très près de quelqu'un quand on a les mêmes façons de voir et quand on aime les mêmes choses que lui. Non-seulement on est tout près, mais on ne fait plus qu'un par l'âme... et c'est l'union spirituelle la seule qui compte.

Tu vois combien il est facile de vivre uni à Notre-Sei-gneur.

Facile ! J'emploie là un mot qui a besoin d'être expliqué. Facile! Cela ne veut pas dire qu'on arrive à cela en un instant et sans effort. Non ! Il faut beaucoup de temps et beaucoup d'efforts ; il faut tout le temps et tout l'effort dont on dispose. Facile ! Cela veut dire que c'est à la portée de tous, que cela ne réclame pas des révélations réservées à des privilégiés, à des catégories spéciales d'êtres humains. Cela veut dire que toute âme qui le veut et qui a confiance en Dieu peut y arriver.

Pâques fleuries

Avez-vous eu de belles et bonnes fêtes de Pâques ? Ici, le soleil a attendu jusqu'à mardi pour prendre sa physionomie printannière. Nous nous sommes consolés avec Celui est tout, qui est l'éternelle lumière et le soleil de justice. Il est tout, Il éclaire tout, Il réchauffe tout, Il vivifie tout, Il remplace tout et console de tout. Il fond toutes les glaces et dissipe tous les nuages ; Il embaume l'âme de parfums et Il la remplit de fleurs. Ce sont des parfums spirituels et des fleurs invisibles aux yeux du corps... mais très, très, très réels. Ce sont les fleurs et les parfums des vertus qu'Il a divinement pratiquées.

La paix profonde

Je ne vous donne pas de mes nouvelles. Je suis aujourd'hui ce que j'étais hier. Mes pensées, mes sentiments, mes occupations, ma santé ne varient pas. Nous sommes un peu plongés dans le monde de l'Éternité où il n'y a plus de levers ni de couchers de soleil, ni de jours qui se suivent, ni de saisons qui se succèdent et apportent de la variété dans la vie. Tout se ressemble ou à peu près. Et vous savez que j'aime beaucoup cela. Je l'aime de plus en plus. Est-ce que je me prépare à aller bientôt au pays de là-haut où c'est bien vraiment et pour toujours l'immuable éternité ? Je n'en sais rien et je ne veux pas le savoir. Il me suffit que la minute où je trace ces lettres, et les lettres elles-mêmes que je trace, et le mouvement un peu trop raide (car elles ne sont guère lisibles) qui les trace, et la pensée et le sentiment qui les dictent... il me suffit que tout cela soit bien ce que Dieu veut pour que je sois au comble de mes vœux... Oh ! que j'aimerais que vous entriez peu à peu dans ces vues, dans la paix profonde qu'elles procurent ! Je dis « paix profonde », ce qui veut dire la paix dans les profondeurs de l'âme. A la surface de l'âme, il y a bien, et il y aura toujours mille mouvements provoqués par les circonstances. On est joyeux ou triste, malade ou bien portant, ennuyé ou satisfait, fatigué ou reposé... mais dans le fond, on accepte tout cela avec courage ; on veut tout cela, on se fait une volonté assez forte pour le vouloir ; on est plus fort, en un mot, que tout cela. C'est la patience. C'est la plus grande force d'ici-bas. Dans biens des cas, c'est même la seule vraie force. Je vous la souhaite.

Ecouter les Ecritures

La voix de Dieu c'est le Verbe ; les Écritures n'en sont que des échos multiples et appropriés à notre faiblesse. On les comprend quand on connait le Verbe et quand on le reconnait et le retrouve en elles. L'intelligence des paroles divines exige en un esprit la présence du Verbe qui les profère et les explique.

Les Juifs n'écoutent pas les paroles divines dont l'Ecriture est pleine parce qu'ils n'ont pas en eux la parole essentielle, le Verbe de Dieu qui les dit en Dieu avant de les proférer dans le monde, et qui ne les dit dans un esprit créé que si cet esprit croit en lui.

Il est ce Verbe qui dit éternellement au sein du Père les paroles de l'Ecriture – et tout mot de Dieu en cette terre. Les Juifs, en refusant de croire en lui, se ferment a ces Paroles : « *Sa parole n 'habite pas en vous, puisque vous ne croyez pas en Celui qu'il a envoyé*. »

Les Ecritures ne contiennent pas la vie ; on ne vit pas parce qu'on les lit et médite ; on en vit quand en elles ont rejoint le Verbe qui seul est la Vérité et la Vie : « *En lui était la vie et la vie était la lumière des hommes*. »

Vivre c'est voir la Parole divine que cachent et contiennent tous les mots de l'Ecriture. L'Ecriture est le témoignage rendu par le Père à son Verbe qui, en quelque sorte, a pris chair en elle avant de le faire corporellement, physiquement dans le sein de Marie. Ceux-là seuls y trouvent la vie qui comprennent ce témoignage, qui rejoignent le Verbe dont Dieu témoigne, et, dans le Verbe, le Père qui s'en fait le témoin.

Contempler et agir

La grande leçon du désert, c'est la connaissance de jésus : *respiciens Jesum ambulantem dixit : Ecce Agnus Dei...* et le pouvoir de le communiquer : *et audierunt... et secuti sunt.*

Contempler, c'est voir en Dieu le plan de tout ce que nous devons accomplir et c'est le voir jusqu'à l'exécuter. Voir sans exécuter, c'est le rêve. Voir et accomplir, c'est la contemplation. Contempler et agir ne sont pas deux actes opposés, mais concordants ; ce sont les deux éléments qui intègrent la vraie vie.

La plus grande et, en définitive, la seule force de la vie, c'est l'oubli de soi. Oiseau bien rare !

L'oubli de soi ouvre l'âme à la vraie vie qui veut se donner ; l'oubli de soi ouvre l'âme à ceux qui n'ont pas cette vraie vie pour la leur communiquer. L'oubli de soi met donc en rapport avec la vie pour la recevoir et avec la mort pour la vivifier. Quiconque ne s'oublie pas s'enferme en soi-même, dans la stérilité grise du germe desséché qui ne sait pas s'ouvrir pour accueillir et se donner.

Don de soi ! Amour ! Premier et dernier mot de toutes choses ! Le don de soi est condition de vie pour celui qui se donne et source de vie pour ceux auxquels on se donne. Il est plein épanouissement d'un être par l'union à tout ce à quoi il se donne et des êtres auxquels il se donne par l'accroissement qu'il leur procure.

L'amour n'est pas seulement condition de vie : il se confond vraiment avec la vie même.

Le monde entier dans une cellule

« Pour toi, quand tu pries, retire-toi dans ta chambre, ferme sur toit la porte, et prie ton Père qui est là dans le secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra. » (MR, VI, 6)

L'analyse de cette parole de l'Evangile donne :

1. Deux personnages en face l'un de l'autre, deux esprits qui se donnent, communiquent, sont l'un dans l'autre, ne font plus qu'un, ou y tendent.

2. Un lien profond, tout spirituel également, où ils se rejoignent, le *cubiculum*, la « chambre »,

3. Un acte qui les unit, qui est le même échangé, et les met l'un dans l'autre : *videt*, il « voit ».

4. Les conditions de cet acte : *intra* (entre) et *clauso ostio* (porte fermée). La prière est au bout : *Ora Patrem* (prie le Père)...

Le « Notre Père » répond au « voit » du Père. Le Père se met en face de l'autre et se donne tout dans ce regard. Son acte est simple, comme l'objet qu'il donne, – et plein de ce don qui est son Être infini. L'enfant est plus complexe ; il fera l'unité par le don de soi que le Père lui apprendra ici-bas ; mais sur terre il reflète des objets multiples, et son langage s'en ressent. Même si ces objets sont unifiés et ordonnés par l'Esprit d'amour qui le fait parler, il ne peut les considérer que successivement. Il se voit donc aux pieds de ce Père, en face de Lui, et c'est de ce Père d abord qu'il s'occupe, de sa vie en Lui, de sa vie dans son œuvre, de sa vie paternelle dans l'être qu'il regarde et qui Le regarde. Il demande cette vie ; elle est connaissance dans l'esprit ; elle est amour et soumission dans la volonté, elle est exécution (connaissance et amour qui se réalisent et deviennent acte) dans la sensibilité et l'activité extérieure. Elle est reproduction en ces trois puissances de la Vie trinitaire, de la Vie de ce Père qui s'engendre de son regard et qui nous fait à son Image, reflétant ce qu'il est et ce qu'il fait.

Puis l'enfant voit cette vie paternelle dans l'ensemble créé dont il fait partie. Il la voit se constituer dans son corps et dans son âme, de tout ce que le monde lui offre ; il voit tout cet ensemble créé et conservé pour lui (Genèse, I et II) ; il entend la voix du Créateur qui lui dit : « Tout est pour vous, faites-en votre substance où je retrouverai se tout... » Et il demande que cette vie lui soit entretenue, que ce don continue, qu'elle soit gardée de tout danger, du mal commis, de celui qui peut se commettre, à tout instant.

L'enfant dit tout cela dans l'Esprit d'amour qui parle en lui ; c'est la voix du Père qui dit cela : c'est le son de cette Voix dans son âme multiple, en face d'objets multiples, mais que l'Un en se communiquant, unifie.

Nous sommes donc restés dans le *cubiculum*, dans la Parole essentielle du Maitre qui dit tout. Le « Pater »explicite cette parole : « et là prie le Père qui voit »... Même le « parfum » se répand dans ce foyer. Il s'en élève et il y reste : Il est le mouvement de l'Esprit qui se dorme, qui nous apprend à nous donner, et qui rentre, après avoir inondé, dans le sein qui Le produit.

Toute la religion est la

Le bon Dieu, pour des raisons connues de Lui et qui sont toujours des raisons d'amour, ne vous fait pas gouter la paix. Mais cela ne prouve pas que vous ne l'ayez pas. Il faut bien distinguer entre le sentiment de Dieu et la possession de Dieu. Les âmes sont innombrables qui possèdent Dieu et qui ne jouissent pas de Lui. La possession goûtée de Dieu est douce, mais elle n'est pas nécessaire. La vie est affaire de foi et de volonté. Croyons que Dieu nous

aime et que, si nulle faute grave ne l'a mis à la porte de notre âme, Il est là, Il y vit. Il s'y donne,... et cette vie de Dieu en nous, c'est notre vie à nous en Lui. Faisons ce qu'Il nous dit, pratiquons dans la mesure du possible ce qu'Il commande, et nous l'aimerons d'amour vrai. Si nous tombons, relevons-nous et reprenons tout de suite nos relations avec Lui, car Il reprend tout de suite ses relations avec nous. Toute la religion est là. S'il s'y ajoute des sentiments de joie intérieure, tant mieux. Si nous ne les éprouvons pas, c'est sans importance ; notre âme va bien et notre vie est selon Dieu.

Continuons de nous plonger dans la prière, dans le travail, dans la charité envers nos frères, dans l'indulgence à l'égard de leurs défauts, dans un oubli complet de nous-mêmes et dans la confiance sans bornes en *Deus caritas*.

Voilà la vie

Si l'on savait combien nous compliquons la vie qui est si simple. Toutes nos angoisses viennent de là. Nous ne savons pas voir Dieu où il est. Nous le cherchons très loin alors qu'il est très près : *In ipso vivimus, movemur et sumus* (« En Lui, nous avons la vie, le mouvement et l'être »). C'est vrai au point de vue naturel, c'est vrai surtout au point de vue surnaturel. Le bon Dieu est l'âme de notre âme ; Il est le principe qui la fait vivre. C'est là qu'il faut le chercher et le trouver sans cesse. Les saints ne faisaient que cela : se tenir *ante faciem Dei viventis* (« En face du Dieu vivant »). Ce Dieu, ainsi contemplé d'un regard intérieur, se communiquait à eux ; Il vivait en eux. C'était donc bien la vie divine reproduite en eux, et devenue leur vie.

Voilà ce que nous pouvons faire à travers nos heures très occupées. Il n'est pas nécessaire d'être tranquille dans une église ou devant un prie-Dieu pour cela : il suffit d'un acte de foi et d'amour : « Mon Dieu, je crois en vous et je vous aime. » Un simple mouvement au fond du cœur qu'on actualise de temps en temps : voilà la vie.

Se donner, voila le secret de ne pas mourir

J'ai beaucoup songé ce matin à la journée du 27 décembre 1900 où je célébrais ma première messe solennelle. Je ne sais pourquoi ce souvenir m'est revenu d'une façon si insistante. Du moins tous ceux qui étaient présents ce jour là y ont gagné une prière bien fervente.

C'est si grand une messe ! C'est grand comme le cœur du bon Dieu qui s'y donne tout entier. Il s'y sacrifie, il s'y immole, il y anéantit son être pour qu'on puisse s'emparer de lui. N'est-ce pas ce que font tous ceux qui aiment ?

Se donner, voilà le secret de ne pas mourir. C'est l'Éternel qui nous l'a livré, ce secret. Il le connait ; il le pratique à jamais ; c'est sa vie divine. Si on pouvait expliquer le mystère des trois Personnes en Dieu, ce serait là l'explication. Le Père donne son Être infini et il engendre un Fils infini comme Lui-même ; le Fils, égal à son Père, fait ce que fait le Père ; Il se donne tout entier, comme le Père se donne tout entier. C'est là leur Esprit commun, le Saint-Esprit ; c'est leur mutuel amour, c'est leur don réciproque, le don qui les unit, qui les plonge l'un dans l'autre, et qui fait qu'ils ne sont plus qu'un seul et même Dieu.

Cette union, cet amour mutuel, cette même façon de penser, d'aimer, de dire et de faire, ne trouvez-vous pas que c'est un bien beau modèle pour une famille ? Je vous souhaite de le regarder, de l''aimer, de le prier, de vous efforcer de le reproduire. Vous y trouverez grande paix et joie. Alors, plus d'amour-propre, plus d'égoïsme, plus de vues personnelles et étroites, plus d'exigences mesquines que les exigences des autres blessent et qui blessent celles des autres. On a un seul et même amour ; on imite la vie de Dieu et on participe a son Esprit-Saint.

Hélas ! ici-bas on ne fait qu'y tendre et toujours de bien loin. Mais c'est bien beau déjà d'y tendre... et bien rare. Soyons ces oiseaux rares qui volent vers les régions d'en haut ; l'existence terrestre n'en souffre pas, elle en est adoucie et embellie.

On ne voit jamais la vie, on la croit

Ne vous étonnez pas de ne pas voir vos progrès d'âme. On ne voit jamais la vie, surtout la vie plus haute de l'Esprit ; on la croit. On croit que Dieu veut se donner à nous parce qu'Il est *caritas*, le don de soi par essence, et quand il rencontre une âme qui veut être à Lui, Il se donne. La vie d'âme, en son fond, c'est cette foi. Ensuite elle se communique à la vie pratique et se traduit en acte peu à peu, lentement, souterrainement...

Prière et silence : c'est par là que nous valons et agissons

Vous avez droit à la table, et non pas seulement aux miettes. Mais ce sont nos prières, plus que paroles ou écrits, qui donnent satisfaction à ce droit. Nous sommes des êtres de prière et de silence. C'est par là que nous valons et agissons. Vous savez cela et vous n'êtes pas surpris que nos mots soient courts et nos lettres rares. Nous les remplaçons par les longs offices et par une oraison qui devrait être notre vie même.

Celui qui est tout entier, là où nos mots finissent

Ce qui me ravit dans vos articles, et ce qui fait qu'ils sont achevés, c'est que vous ne vous contentez pas d'enchanter la sensibilité par la richesse de vos mots ou l'harmonie de vos phrases, ni de satisfaire la raison par la solidité des idées ou même leur grandeur, vous donnez l'éveil à ces parts profondes de l'âme où Dieu a sa résidence et par lesquelles elle peut s'unir à Lui. Mais vous les frappez de la seule façon qui leur convienne, par des touches à peine perceptibles et comme spiritualitées qui se rapprochent le plus possible de Celui qui est tout entier « là où nos mots finissent ». C'est ce que j'appelle les perspectives lointaines, le par-delà de vos tableaux. Nous avons besoin de cela. Nous sentons bien que la réalité est plus grande que nous et que nos paroles ne peuvent jamais l'exprimer toute. Il faut la faire pressentir, et non la dire. Celui qui en devine le mystère et nous le fait deviner nous grandit avec Lui.

In idipsum me plait parce que c'est l'un de vos écrits où ce par-delà est le plus chargé d'immensié, de l'immensité divine. En le finissant, on se sent tout petit et très grand : et c'est la *Vérité*.

Jesus n'était pas un cœur desséché

La paix est comme l'atmosphère de l'âme qui tend vers Dieu ; elle a besoin de se sentir tranquille sur le dur chemin qui y mène. Sa tranquillité ne vient pas de ce qu'elle se sent forte et bonne, mais de ce qu'elle s'appuie sur Celui qui est *Deus Fortis* et *Deus Caritas*. L'âme qui a la conviction de cet appui ne craint plus rien et ne peut plus rien craindre... ou si elle craint, ses craintes ne sont que des impressions qu'elle jette bien vite dans le sein de la charité infinie pour les transformer en confiance et en amour.

Dans ce grand plan d'amour divin, nos affections deviennent légitimes et sanctifiantes. On peut même dire qu'elles sont nécessaires. Jesus n'était pas un cœur desséché ; il a aimé inexprimablement sa sainte Mère, saint Jean, la famille de Bethanie... Mais ses affections étaient réglées et ordonnées ; et quand il a fallu quitter les uns après les autres tous ces êtres auxquels son cœur s'était donné sans réticence, il a prononcé son *fiat* qui était encore une façon d'aimer et de se donner.

L'égoïsme est une monstruosité

Cette circonstance douloureuse (un deuil), jetée ainsi sur le seuil de votre vie d'union, est très précieuse. Elle vous fait comprendre l'existence... et elle vous murit bien mieux que ne le feraient des années d'étude et de réflexion. C'est comme cela que le bon Dieu nous enseigne : par des coups vécus, beaucoup plus que par les paroles ou les livres. Vous pouvez dès lors entrevoir ce que doit être une destinée bien comprise. Nous ne sommes pas faits pour nous-mêmes. La vie-pour-soi, c'est l'égoïsme, qui est une monstruosité malheureusement bien fréquente. Cette vie-là est stérile et glacée, sans joie ni épanouissement. La vraie vie c'est le don de soi. Les parents s'unissent pour se dévouer mutuellement l'un à l'autre, puis pour se dévouer tous les deux à leurs enfants. C'est cet amour qui fait le foyer, c'est-à-dire un lieu où l'on n'est pas seul et où l'on ne meurt pas tout entier... Un lieu où cependant règne l'unité parce que la tendresse fait de tous ceux qui l'habitent comme un même être.

C'est si simple et si vite fait

Faites-le beaucoup vous-même. La prière est la plus haute occupation d'ici-bas. Quand le temps manque, on prie en faisant autre chose : une pensée vers le Ciel ou vers le tabernacle, un mouvement du cœur, c'est si simple et si vite fait !

Des maisons de silence et de recueillement vrai

Puisque vous voulez bien vous intéresser à notre Ordre, je puis du moins vous assurer que, malgré les petites misères inhérentes à la nature humaine, nos maisons demeurent des asiles de prière et de recueillement vrai. Nous ne sommes ni des héros ni des saints comme le croient les âmes hautes qui reversent sur nous la richesse idéale de leur vie intérieure.

Mais nous ne sommes pas davantage des paresseux et des inutiles. Nous animons nos offices et nos exercices d'un sentiment réel d'amour et du désir de Lui dédier notre vie.

Rencontre spirituelle

Présentez-vous (à cette rencontre) avec votre âme qui veut atteindre une autre âme... et vous engagerez une conversation souple, aisée...

Ne songez pas à percevoir une vie d'âme, à en suivre le mouvement comme on perçoit une montagne ni même le développement d'une plante...

Il ne faut pas vous presser de conclure. Le vrai travail d'âme est souterrain ; ce qu'on en voit ne révèle pas toujours la réalité profonde. Parfois une période de crise où tout semble perdu prépare un progrès sensible ; d'autres fois un mouvement extérieur consolant marque un état de stagnation... et même un recul...

Patience aux hommes, et confiance en Dieu !

Un certain cœur que vous devrez à votre épreuve

Vous avez raison de faire le silence sur les dures épreuves de cette année. En parler les réveille : et il faut l'éviter à tout prix. Il faut s'en évader par le chemin que vous prenez : celui d'un regard vers la bonté infinie qui, de toutes ces souffrances, composera notre joie sans fin. Les souffrances passent, et la joie reste. Malheureusement nous nous nous arrêtons à ce qui passe et nous en sommes blessés.

Cette blessure est une grâce ! Elle amène sur vos lèvres et dans votre cœur, devant la crèche de vos enfants, une prière que vous n'auriez peut-être pas faite sans elle... ou que vous n'auriez pas faite avec la même âme. Pour avoir cette prière, le bon Dieu n'hésite pas à nous briser... comme pour guérir un enfant malade vous n'hésiteriez pas devant une opération nécessaire.

L'amour ne s'arrête pas au moyen, il voit la fin et il accepte le moyen pour obtenir la fin.

Vous verrez un jour que la dure période de vie que vous venez de traverser n'est pas perdue. Elle a son sens, sa raison d'être, sa place et son rôle nécessaire dans le plan de votre vie. Il y a des choses que vous ne sauriez pas et que vous ne pourriez comprendre si vous ne l'aviez pas vécue. Vous conseillerez, vous consolerez, vous soutiendrez d'autres âmes un jour d'une certaine façon et avec un certain cœur que vous devrez à votre épreuve. Et vous remercierez alors le bon Dieu qui voit plus grand que nous de vous l'avoir imposée.

Ne vous troublez pas de n'avoir pu prier durant tout ce temps : pour une âme comme la notre souffrir c'est prier... et souvent la meilleure prière. Nous avons à cet égard des idées insuffisantes. Ce ne sont pas les mouvements de nos lèvres, ni même les mouvements de nos cœurs bien aperçus qui rejoignent le mieux le cœur de Dieu : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies* (« Seigneur, tu ne mépriseras pas un cœur contrit et humilié »).

Ton rôle est de prier pour tous

Le bon Dieu veut pour toi cette période de solitude plus complète.. et qui ne te fait pas peur. Tu as raison d'aimer ces longues journées ou ces longues heures où on peut vivre avec le passé et avec l'éternel présent dans lequel ce passé demeure. C'est là la vie profonde. Le présent passager est trop agité et trop mouvant. Il fatigue comme la marche sous un grand vent. Tu n'est pas faite pour cela. Tu es faite pour le silence, le recueillement, le regard fixé sur ce qui demeure, et le cœur attaché à des affections immuables. Tu profiteras beaucoup de cette période de solitude. Tu aimeras de plus en plus les rapports avec le ciel, avec les disparus qui sont en grande majorité maintenant dans notre famille, avec le bon Dieu où nous les retrouverons, et où nous nous retrouverons. Ton rôle est de prier pour tous, les partis et les restants. C'est un rôle très beau et très fructueux, bien plus que nous ne pouvons le croire. On ne voit pas les résultats, il est vrai. Ceux qu'on voit semblent souvent décourageants. Mais il ne s'agit pas de ce qu'on voit et il ne faut pas songer à voir. Les choses d'âme sont essentiellement insaisissables ; le travail se fait en profondeur ; les influences qui s'exercent ne sont presque jamais connues ni de ceux qui les exercent, ni de ceux qui les subissent. et c'est bien mieux comme cela. On prie... on sème son grain... et on laisse au bon Dieu le soin de faire croitre et murir quand et comme il veut.

Indépendamment du bien que tu peux faire aux nôtres, prie pour prier ; prie pour parler au bon Dieu ; prie pour avoir des rapports avec Lui. La prière est essentiellement cela : un rapport, une conversation avec le bon Dieu. Si nous comprenions cette réalité qui s'appelle la présence du bon Dieu dans une âme, comme la vie serait belle et douce... et comme nous serions heureux de nous trouver seul à seul avec Lui, d'y rester de longues heures, de lui confier tout ce qui nous intéresse.

Le devoir de pardonner

La charité vous fait un devoir de pardonner : vous le faites, c'est bien. La prudence vous commande des précautions que vous croyez nécessaires ; prenez-les simplement dans toute la mesure utile.

Cependant, si la grâce vous demandait tôt ou tard de passer l'éponge sur ce passé pénible, suivez la grâce. Les saints l'ont fait et s'en sont bien trouvés. Il y a une prudence supérieure à celle des hommes qui ne la comprennent pas tout d'abord et qui finissent par reconnaitre avec étonnement que c'était elle qui avait raison. Cette prudence d'en haut dispose d'une lumière à elle que vous connaissez : c'est la sagesse dont parle saint Augustin. Je ne serais aucunement étonné si votre grand saint voulait vous élever jusque-la.

Quoi qu'il en soit, gardez la paix qui est le fruit de la sagesse en son plein épanouissement et qui commence à se former dans les âmes appelées à ce sommet. Gardez-la, ou mieux croyez que vous la gardez. Nous nous faisons en général de grandes illusions à cet égard. Nous confondons : « ne pas avoir la paix » avec : « ne pas voir la paix qu'on a ». Quand la sensibilité est en tempête, nous ne voyons plus que la tempête parce qu'elle occupe toute la part de nous-mêmes dont nous avons conscience. Cela ne signifie pas que nous avons perdu la paix de l'âme, mais seulement la conscience de cette paix. Mais cela suffit pour que ces états soient très pénibles. J'ai l'impression que c'est en général votre cas aux heures d'épreuve : une sensibilité secouée qui vous fait dire : « Je n'ai plus la Paix » tandis faudrait dire : « Je ne perçois plus ma paix. »

Il faut s'habituer à croire la paix quand on n'a pas conscience d'une faute grave : car la paix c'est Dieu présent, et quand nous ne l'avons pas offensé gravement, il est là. Or, pour l'offenser gravement, il faut le vouloir...

Vous désirez vivement rester dans sa grâce et y croître : voilà pourquoi vous souffrez. Bonne souffrance qui est un grande grâce.

Continue d'être indulgente et d'encourager

Continue d'être très indulgente et d'encourager. Il ne s'agit pas d'aimer les défauts ni d'encourager les fautes. Mais il s'agit de soutenir et d'aimer beaucoup ceux qui ont ces défauts ou qui se laissent aller à ces fautes. Des défauts ! Hélas ! Nous en avons tous ; il faut les trainer après soi comme un poids qui ne s'allège pas toujours avec les années... Et à chaque instant ils provoquent des paroles, des pensées, des attitudes regrettables. Le bon Dieu voit tout cela comme nous, mieux que nous... Et il continue de nous aimer, de verser sur nous soleil et rosée, de pardonner le passé, de nous soutenir au présent et de nous offrir ses grâces pour que l'avenir soit meilleur.

Faisons comme Lui. C'est le secret de la joie. On la répand autour de soi, et elle revient en nous grandie. Tu as fait mille fois cette expérience... tu la feras encore ; tu en trouveras le moyen et la force dans la prière. Il ne s'agit pas de longues formules à réciter ni d'exercices de piété à accomplir. Il s'agit d'un état d'âme. On prie en balayant son escalier (ce que j'oublie souvent de faire), en sciant son bois et en le mettant au poêle, en approchant du tuyau ses mains gercées par le froid, et en usant ses derniers regards sur quelque travail de fantaisie. On offre tout cela au bon Dieu de temps en temps ; on reste, sans y penser, dans cette intention et dans ce regard échangé : et c'est la prière, la vraie, celle qui part du cœur et qui devient la vie ; celle qui relie la formule du matin à celle du soir et qui remplit la journée ; c'est elle qui fait les journées pleines et qui les rend douces (ou au moins supportables) quand elles se présentent avec des épines à la main.

Vous êtes les collaborateurs de Dieu

Le religieux que je remplace[4] m'assure que je serai très occupé. Cela ne me changera guère ; car je n'ai guère connu les loisirs en Chartreuse. Je ne m'en plains pas. De loin, en y pensant, j'entrevoyais avec délices de longues heures de silence et de solitude où je pourrais me plonger dans les livres et les réflexions personnelles.... Je n'ai trouvé que de courtes minutes pendant lesquelles il fallait m'initier et initier les autres aux usages et aux règles, enseigner, prêcher, confesser, etc. Cela m'a donné l'occasion de me renoncer, de sacrifier mon temps et mes gouts, et peut-être d'acquérir quelques mérites pour le ciel. Je vais essayer de continuer...

Cela n'est pas si difficile qu'on le croit communément. Il suffit d'offrir au bon Dieu ce qu'on fait. Cela n'empêche pas de gérer tous les intérêts temporels dont on a la charge. Au contraire, on le fait avec d'autant plus de courage et de soin qu'on est inspiré par un double amour : celui de la terre et celui du ciel. Ils ne sont pas opposés en principe. Ils ne le deviennent qu'en fait quand on ne sait pas faire à l'un et à l'autre la place à laquelle ils ont droit...

Vous ne contrariez donc pas les desseins du Bon Dieu en mettant les grands bœufs dans les regains et en arrosant vos salades ; vous êtes ses collaborateurs. Malheureusement nous oublions le collaborateur ; nous vivons comme s'il ne vivait pas ; et nous nous comportons comme s'il n'agissait pas . Nous nous privons d'un secours indispensable et d'un soutien très doux et très aimant. Nous n'y gagnons rien, et nous y perdons beaucoup... et nous faisons autour de ceux que nous aimons – et surtout dans leurs âmes – un vide sans remède.

4 Comme père vicaire à San Francesco.

Vous ne faites pas cela, vous. Mais faites-vous bien le plein dans vos cœurs et dans leurs cœurs ?

Ne pas imposer un chemin à Dieu

Vous devinez dans quel esprit je vous écrit ces réflexions très générales. Ce ne sont ni des reproches, ni des accusations, ni même des allusions : ce sont des principes, des vérités d'hier et d'aujourd'hui, de demain et de toujours, des vérités pour tous et pour tous les états d'âme. Et c'est ce que j'avais fait dans ma lettre précédente comme dan toutes, je crois... sans aucun souci de dire ou d'omettre.

Cette manière d'écrire a un inconvénient : c'est d'être un peu imprécise et impersonnelle. Mais elle a un grand avantage quand on s'adresse à des âmes de vitalité intense : c'est qu'elles font elles-mêmes les adaptations et les font selon leurs besoins.

Elle a surtout, il me semble, l'avantage de laisser beaucoup de place à l'action de la grâce. Les influences humaines trop détaillées et trop précises ont l'air d'imposer un chemin à Dieu. Les âmes qui les subissent sont comme canalisées par un homme. En général, c'est Dieu qui doit nous dire la ligne à suivre, et il nous la dit en nous la faisant trouver.

Le silence n'est pas l'oubli

Le silence n'est pas l'oubli. Nous croyons et nous nous efforçons de vivre cela en Chartreuse. Vous êtes trop Chartreux pour ne pas l'accepter... et même l'aimer.

Votre souvenir a donc rempli ces mois de long silence... et il s'est traduit dans cette parole intime qui ne rompt pas le silence, mais lui donne valeur.

Notre silence n'est pas un silence de mort

Vous savez d'ailleurs que ce que les lèvres cartusiennes ne prononcent pas ou ce que nos plumes n'ont pas le temps d'écrire, nous le disons au bon Dieu pour ceux que nous aimons.

Notre silence n'est pas un silence de mort, c'est le recueillement d'un sanctuaire. Nos maisons et nos âmes sont occupées par quelqu'un : *Magister ad est et vocat te* (« Le Maitre est là et Il t'appelle »). Il est patron ; il a droit à tout; il nous prend nos heures les unes après les autres, et il les remplit. Mais en Lui Il nous permet, Il nous commande de voir ceux qui sont aussi *in sinu suo*.

Plénitude du silence

Le silence et le souvenir s'accordent très bien ensemble. Nous savons que le silence n'est pas vide : il est au contraire essentiellement plein... et c'est une plénitude où l'on parle. Les paroles qui sortent de l'agitation et du bruit sont nécessairement superficielles. Le fond d'un être doit être occupé par le silence... et cet être ne parle une parole vraie et profonde que si elle part de ce silence, si elle en est l'expression.

Voilà pourquoi le langage du monde, les conversations, les journaux... sont vides et fatiguent au lieu reposer et de nourrir. Voilà pourquoi au contraire en Chartreuse on goûte tant de paix. Tout y procède des profondeurs calmes de l'âme où elle se recueille et fait silence. C'est là que Dieu demeure et qu'on le trouve infailliblement si on y réside soi-même.

Il est clair que les conditions de leur vie ne permettent pas à tous de réaliser ce recueillement comme en Chartreuse. Ne craignons pas néanmoins, dans la mesure du possible, de nous réserver quelques instants – très courts s'il le faut – pour nous recueillir et donner quelques minutes à Celui qui demeure en nous, qui y parle silencieusement, et qui nous invite à venir l'écouter.

La fleur ne prie pas... J'achève son chant

Les créatures inférieures n'ont pas de dedans vrai, elles sont toutes en dehors, parce que plongées dans la matière. L'esprit seul chante Dieu, parce que seul il est à son image et à sa ressemblance. La prière d'en bas, l'homme doit la recueillir, la faire entrer en lui, la faire à son image, la spiritualiser. Il a des sens pour la recueillir, il est esprit pour la transformer. Quand c'est fait, enrichi de tous ces trésors, il doit se « convertir », se tourner vers Celui qui est au fond de lui, qui le vivifie de cette présence, se présenter à Lui avec toute son œuvre, et découvrir en Lui, en ce Créateur, un Père...

La fleur ne prie pas ; elle fait prier ; elle prie si je prie en la voyant. C'est moi qui la fais prier. Je la fais prier si

je reconnais en elle l'Être qui l'a si bien vêtue et parée ; j'achève son chant si dans cet être je reconnais Celui qui me donne de Le connaitre comme Il se connaît et de L'aimer comme Il s'aime.

A ce moment, je suis vraiment en face de Lui ; Il imprime en moi ses traits, son Verbe, son Esprit et le don mutuel qui relie en Un les Trois qui s'aiment. Je suis en face du « Père qui voit ». Je vois parce qu'Il voit, je vois ce qu'Il voit, et je le vois comme Il voit. Je vois cela parce que je suis entré dans la « chambre intime ». J'y suis avec tout le butin de la création contemplée. J'y suis avec toutes mes puissances qui s'en sont enrichies, mais je dépasse tout cela : ce sont des êtres nés de l'être. Je ne suis pas encore « fils » si j'en reste là. Je suis la matière que le père doit informer en la vivifiant, en lui communiquant son Esprit d'amour. C'est cet Esprit qui me fait voir le regard du Père, le regard du Père qui se voit, produit son Image, et qui me révèle en moi cette Image, quand, pour entrer dans « la chambre intime », j'ai rejeté toutes les apparences extérieures et n'en ai gardé que la réalité profonde, capable de devenir forme de Dieu.

Le « Notre Père », la prière qui suffit

L'oraison dominicale, le Pater, est la prière par excellence, la prière qui résume toutes les autres. Elle établit entre l'âme et Dieu un rapport qui est proprement et véritablement la vie éternelle.

Quand nous prononçons bien ce simple mot « Père », quand nous y mettons bien toute la richesse de sens qu'il comporte, quand, en le prononçant, nous nous tenons bien détournés de tout ce qui n'est pas lui et tout tournés vers lui seul, quand nous voyons bien par la foi le mouvement de ce Père qui verse sa vie et son être en notre âme, qui y grave ses traits, qui nous fait fils, à son image et à sa ressemblance, quand nous accueillons avec amour ces traits, quand, en un mot, nous nous donnons comme il se donne, il est certain, absolument certain, que les trois personnes de la Sainte Trinité sont là, en nous, qu'elles y vivent leur vie du ciel, qu'elles s'y connaissent, s'y aiment, s'y donnent mutuellement l'une à l'autre, absolument comme au ciel... que, par conséquent, cette vie du ciel, que nous appelons la vie éternelle, la vie divine, se développe en nous, que la félicité infinie qui est cette vie même est participée par notre âme, sous un voile, sans doute, le voile de la foi, mais, encore une fois, très réellement, et il faut y penser.

Et c'est pourquoi, une âme, si elle y est attirée par la grâce, peut se contenter de cette prière, et même – ce qui est évidemment plus rare et exceptionnel – s'en tenir au premier mot qui dit tout. Le divin Maitre, cependant, en dictant cette prière, en a ajoute d'autres, non pour le changer ni pour le compléter, mais pour le mettre en une lumière plus vive.

Nous ne disons pas seulement « Père », ni « mon Père », nous disons « notre Père ». Le mot « notre » a un double sens : il signifie d'abord la possession ou la libre disposition, c'est un adjectif possessif : il signifie donc, la circonstance, que le Père auquel nous nous adressons est vraiment à nous ; il nous appartient, nous pouvons en disposer ; c'est stupéfiant, et cependant, cela est. Cet étonnement, la Sainte Église l'a traduit à la sainte Messe, avant la récitation du *Pater*, quand elle fait dire au prêtre qui célèbre : « enhardis pas le commandement du Sauveur, et instruits par la divine Vérité elle-même, nous osons dire : Notre Père. » Nous osons, nous avons le courage, nous avons l'audace de dire.

Aux grandes profondeurs où un mot dit tout

IL est difficile d'écrire de Marie... Elle conduit immédiatement aux grandes profondeurs où un mot dit tout... et ce mot n'est exprimable par les nôtres...

Je trouve en elle tout l'abîme de ce divin mystère qui m'attire depuis si longtemps et si fort : je retrouve les trois qui ne font qu'Un. Et, en face d'eux, cette simple paysanne de Galilée, choisie par eux pour l'un d'eux...

Les rapports de Marie avec la Trinité sainte, le vie qui se déploya dans son cœur dès le premier instant où son âme s'unit à son corps, le mouvement éperdu et plein, sans cesse croissant, qui l'emporta dans le cœur de Dieu, qui la tint liée, plongée en Lui, dans toutes ses vues et ses vouloirs, dans toutes ses pensées et ses sentiments, le désir qu'elle a de répandre cela dans nos cœurs, de nous communiquer cette union et cette vie, de nous faire « un » avec elle, par elle avec Jesus, et par Jesus avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit, quel sujet de méditation, de long regard qui recommence sans fin et se renouvelle en recommençant !

Évidemment nous ne pouvons pas, nous ne devons pas songer à pénétrer cet abime : c'est un mystère, c'est le mystère des mystères. Nous ne devons pourtant pas craindre de le regarder, car c'est un mystère de lumière et d'amour ; Dieu veut qu'on le regarde, qu'on prolonge le plus possible ce regard et qu'on le renouvelle souvent ; Il se donne dans la mesure de ce regard et de sa pureté...

Ce ne sont que des balbutiements d'enfant. Il faut nous en contenter. La Vierge elle-même, si haute qu'ait été sa contemplation, a accepté de suivre nos sentiers obscurs de la vie de foi ; nous devons les suivre comme elle, avec elle, la main dans sa main très douce, le cœur dans son cœur très pur et très bon...

Elle est Mère, la Mère de la Vie

(Les théologiens) Ils notent d'abord que la grâce initiale de Marie, au moment de l'Immaculée Conception, dépasse la grâce des plus grands saints au terme de leur vie. Dès ce premier instant, elle a sur Dieu des clartés plus hautes et un plus grand amour pour Lui que le plus grand d'entre eux. Songez à saint Jean, au « disciple que Jesus aimait », après la Passion, après la Pentecôte, à la fin de sa longue vie, toute vouée à aimer et à se donner. Songez à sainte Marie-Madeleine... A peine conçue, Marie connait mieux et aime davantage. Or, ajoutent les théologiens, cette grâce et cet amour se sont développés sans arrêt... Et puis, il faut songer à certaines heures où la communication divine se fit plus intense, par exemple à l'heure de l'Incarnation, quand elle prononça son « *fiat* » et quand elle posséda, vivant, dans son sein, Celui qui depuis toujours lui était tout ; ou quand elle déposa son premier baiser de mère sur le front de son Dieu ; ou quand elle échangea avec Lui certain regard plus pénétrant et plus expressif, comme à la Croix ; ou quand à la Pentecôte l'Esprit de son Fils lui fut communiqué en plénitude pour le bien de ses enfants adoptifs.

Et nous arrivons ainsi à ce sommet, à cet élan suprême de l'Assomption, où l'amour indéfiniment accru fit éclater, Dieu le permettant enfin, les liens qui unissaient l'âme au corps et ensuite rétablit ces liens pour l'élever... Or, ce mouvement d'amour qui fut le sien, elle veut, de toute la puissance de son être, qu'il devienne le notre. Car elle est mère, la mère de la Vie, et la Vie, c'est son Fils : « Je suis la Vie... »Ne lui refusons pas la joie de faire passer en nous cette Vie, en plein et en tout, en tout ce que nous sommes et faisons, sans arrêt, sans retard, jusqu'à ce que Jesus ait atteint en nous ce que saint Paul appelle d'un nom magnifique « la plénitude de son age » ? (Eph., IV, 13), le plein et parfait développement de la Vie qui sera notre vie.

Echanges de regards

Souvent au cours des journées de la vie privée et encore durant les années de la vie publique et sur la croix, Jesus et Marie se regardent. Les deux regards se croisent, les deux cœurs s'unissent, se fondent l'un dans l'autre, ils ne font qu'un.

Mais ce qui n'était que passager à Nazareth et sur la croix était au fond des cœurs. Le Seigneur était toujours là et elle aussi. Le Seigneur regardait, elle aussi. Et depuis, au ciel, la rencontre des deux regards, des deux cœurs continue. La même plénitude de grâce tourne vers le Seigneur, son Fils, son être tout entier, et le Seigneur tout entier est tourné vers elle.

La virginité procède d'une lumière

La virginité n'est pas le détachement ; elle le produit et elle en procède.

La virginité est un mouvement qui procède d'une lumière. La Vierge voit Dieu, elle le voit grand et beau ; elle est attirée, emportée, elle se meut vers Lui, elle s'attache à Lui, elle se donne à Lui, elle se détache de tout ce qui n'est pas Lui.

Le détachement de la Vierge n'est donc que l'aspect négatif de son mouvement ; elle ne tend pas à se séparer du crée, elle tend à s'unir à l'Incréé. Voila pourquoi le crée qui est dans l'lncrée est aimé par elle. Elle se sépare de ce qui pourrait la retenir loin de Dieu. La séparation est un fait, ce n'est pas un but. Le but, c'est l'union. Si pour s'unir il faut se désunir, elle le fait, elle écarte tout ce qui s'oppose à l'union.

En un mot, la Vierge aime. L'amour commande tout. L' amour est la fin, la lumière qui montre l'objet aimé, le mouvement qui y conduit, le terme qui le possède...

Pleine de grâce

Le mot « grâce » est le plus beau mot d'ici-bas et le sens en est magnifique : il signifie la vie même de Dieu répandue dans nos âmes.

Qu'est cette vie ? Nous ne le saurons jamais complètement ici-bas. Le mot de saint Paul est très vrai : « l'œil de l'homme n'a pas vu, son oreille n'a pas entendu et son cœur ne pourra jamais pressentir ce que Dieu réserve à ses élus » (d'après I Cor. II, 9 et Isaïe LXIV, 4) ; et cependant nous essayons d'en parler et nous faisons bien. Cet effort indique combien ces réalités célestes nous intéressent, et que nous désirons les connaitre autant qu'il est possible ici-bas et un jour les posséder là-haut. Nous cherchons donc dans les choses de la terre des comparaisons qui nous donnent quelque idée de ces réalités. Nous disons : « la grâce est une lumière », et c'est juste. Mais c'est une lumière très spéciale.

Entrez dans cette chapelle en pleine nuit : tout ce que vous voyez d'habitude est là, l'autel et ses ornements, les statues, les tableaux, les bancs, la disposition des choses... mais vous ne les apercevez pas. Il manque la lumière. Pressez le bouton électrique et en un instant ils vous apparaissent. La lumière fait voir ce qui est. Sans elle ce qui est est pour nous comme s'il n'était pas ; la lumière nous met en rapport avec les choses corporelles, la lumière de l'intelligence, de la raison nous met en rapport avec les vérités de l'ordre naturel ; et il existe une lumière plus haute qui nous met en rapport avec le monde supérieur, surnaturel, le monde de Dieu.

La grâce est cette lumière qui éclaire pour une âme le monde de Dieu, montre ce qu'Il est sa vérité, sa bonté, son amour, sa sagesse et sa puissance, toutes ses perfections qu'il contemple Lui-même, qui le ravissent éternellement, que nous contemplerons un jour en Lui et qui nous ravirons à jamais.

L'âme qui vit vraiment la vie de grâce voit Dieu. Elle le voit en tout, elle le voit partout, elle le découvre dans les hommes, dans les choses, dans les évènements, elle ne voit que Lui.

Mais il est une âme dans laquelle la divine lumière de grâce a brillé d'un éclat exceptionnellement vif : c'est celle de la Vierge dont Il a voulu faire sa mère. La grâce et le rayon de grâce ont envahi son âme des le premier instant de sa conception ; la, pas une ombre, pas même une menace : quand son petit corps se forma au sein d'Anne, par un privilège unique mais absolument sûr, elle possède la Lumière, elle vit en face de Dieu qui est en elle, se donne à elle, lui communique sa vie. Et, quand elle est née, cette Lumière non seulement se maintient, mais grandit, se développe sans cesse en des proportions que l'esprit humain doit renoncer à mesurer. La pensée de Dieu remplit sa pensée, le souvenir de la divine présence, de l'action de Dieu en tout et partout la poursuit sans cesse... elle voit en Dieu Celui qui est tout et elle ne veut s'occuper de rien en dehors de Lui.

Toute sa vie s'est déroulée dans cette clarté. Appelée à devenir la mère de Dieu, au moment de donner naissance (au Christ), elle doit quitter sa maison, son pays, faire un long parcours, trois journées de marche. En arrivant à Bethléem, encombrée d'étrangers, elle ne trouve pas d'abri pour le Dieu qu'elle apporte au monde. Elle en souffre... La longue marche fatigue son corps, le refus de l'abriter meurtrit son cœur... mais la divine Lumière brille en son âme, elle voit la volonté divine qui permet cela, elle l'adore, elle se soumet, et sa soumission l'unit à Celui qui pour elle est tout.

La même Lumière la suit en exil, l'accompagne sur les routes d'Égypte, la soutient durant les années qu'il lui faut vivre en pays étranger, tient son âme dans la paix supérieure.

Quand Jesus a douze ans, elle le perd pendant trois jours ; Celui qui est son trésor doublement, le trésor de sa vie naturelle et de sa vie surnaturelle, son Fils et son Dieu, disparait a ses yeux, la laisse seule... et quand elle le retrouve, au lieu de la consoler, Il lui rappelle qu'Il est à son Père du ciel, qu'Il est venu pour procurer sa gloire, que cette disparition de trois jours n'est qu'une annonce, une préparation : un jour il devra quitter sa mère définitivement, se livrer tout entier aux intérêts de cette gloire... Et la Vierge emporte et conserve en son cœur ces paroles. Son cœur est brisé, mais la même Lumière brille sur cette blessure, console son cœur brisé : elle voit Dieu et son divin vouloir, elle l'adore, elle s'y livre.

Elle le voit, elle l'adore, elle l'aime au Calvaire, en face du martyre suprême, en face du corps torturé de son Fils. Les ténèbres couvrent la terre, les assistants sont effrayés, tous tremblent, sont envahis par l'inquiétude et la terreur. Marie demeure calme, son âme est de plus en plus inondée de clarté : plus tout apparait sombre aux yeux de la sensibilité et de la raison et plus la Lumière divine l'illumine, apparait éclatante au regard de la foi...

Immaculée Conception

La Sainte Vierge a été créée pour fournir le corps du Verbe incarné : « *né d'une femme*. » Ce rôle lui impose avec Dieu des rapports très particuliers : mère du Verbe, Épouse de l'Esprit-Saint.

De tels rapports exigent des dispositions dans le corps et dans l'âme. L'un et l'autre doivent être complètement entre les mains de Dieu : « *Voici la servante du Seigneur.* » Il faut que le Saint-Esprit, quand il surviendra en elle, trouve un instrument dont il puisse user à son gré, donc parfaitement accordé en lui-même et parfaitement accordé avec l'action divine qui s'exercera : l'Immaculée Conception réalise cet accord. Elle n'est pas absolument indispensable, mais elle apparait très indiquée dans un plan de sagesse et d'amour.

Le péché originel dépose au fond d'un être humain un principe qui l'empoisonne. C'est une semence de mort, essentiellement anti-divine. De ce fond empoisonné monte un mouvement qui va directement contre le mouvement de Dieu. L'Esprit d'Amour, mouvement de Dieu, se heurte à lui, rencontre une opposition qui, normalement, ne cesse guère ici-bas. Les plaintes de saint Paul demeurent : « *Qui me délivrera de ce corps de mort !* » (Rom. VII, 24). La réponse est connue : « *Ma grâce te suffit* » (II Cor. XII, 9), « *La vérité vous délivrera* » (Jean VIII, 32). La grâce, c'est l'Amour ; la vérité, c'est la Lumière. L'Amour et la Lumière présents dans un cœur, maitres de ce cœur, lui assurent la victoire. Mais c'est la bataille, ou au moins la guerre avec des batailles possibles.

L'œuvre quel l'Esprit-Saint veut accomplir en Marie exige la paix parfaite, l'harmonie, l'ordre humain, la soumission totale du corps à l'âme, de l'âme au Saint-Esprit : « *voici la servante du Seigneur... Fiat*. » car Marie devra communiquer la vie.

Annonciation

Tout ce que les plus grands théologiens dans leurs traités, les penseurs chrétiens dans leurs spéculations les plus hautes, les saints eux-mêmes dans les intuitions de leur piété ont pu dire, penser, entrevoir de la grandeur de la Vierge, l'Ange l'a excellemment exprimé dans les premiers mots de sa salutation que je viens de vous rappeler : « *Je vous salue, Marie, pleine de grâce*. »

Il n'en peut guère être autrement. Il est l'envoyé du Dieu Très-Haut, il parle en son nom, il transmet son message, il dit ce que Dieu dirait s'il intervenait en personne ; ses mots doivent donc avoir une plénitude de sens et d'expression qui ne peut être dépassée. Et voilà pourquoi, c'est encore en les méditant ces mots si simples, si souvent répétés, que nous pouvons nous faire l'idée la plus rapprochée de cette grandeur...

L'Ange découvre et salue en Marie une double grandeur : sa grandeur devant Dieu et sa grandeur devant les hommes. Sa grandeur devant Dieu est sa grâce, ce qu'il y a de proprement divin en elle, cette vie supérieure, surnaturelle, la vie même de Dieu communiquée. Toute grandeur naturelle, en face de celle-la est comme rien ; c'est comme la plus belle fleur épanouie en face d'un enfant, on ne les compare pas, c'est d'un autre ordre.

Dans cette vie surnaturelle de grâce par laquelle Dieu se donne à nous, nous distinguons deux réalités : un don créé et un don incréé. En fait, ces deux réalités sont liées, ordonnées l'une à l'autre, fondues... Nous ne les distinguons que pour mieux les étudier.

Le don créé nous fait participer à la vie de Dieu. Vous connaissez les deux définitions de Dieu données par saint Jean : « *Dieu est Lumière* » (I Jean I, 5) et, après, « *Dieu est Amour* » (Ibid. IV, 16). La grâce est une effusion dans l'âme de cette Lumière et de cet Amour.

De même que Dieu illumine éternellement son être pour le voir, pour en connaître la richesse sans bornes ; de même que, dans cet être comme dans un sein, il engendre une clarté, une splendeur, un rayon qui le lui montre, ainsi, dans l'âme en grâce, Il produit comme un rayonnement divin, éclat de sa Lumière éternelle qui fait l'âme « *fille de Lumière* ». Dans cette clarté, l'âme le connait d'une connaissance nouvelle, supérieure, que sa nature ne peut même pas soupçonner...

Voilà ce que, de son regard entièrement pur et céleste, l'Ange découvre en Marie, voila ce qu'il salue : « *Je vous salue, pleine de grâce*. » Il la voit complètement emplie, inondée de cette clarté, comme immergée dans cette splendeur, toute prise et emportée par ce Souffle d'Amour. Là « *Dieu est Lumière, et il n'y a pas de ténèbres en Lui* » (I Jean 15). La parole est vraie de la Vierge : en elle le vase est borné, le miroir a des limites, la différence est là, elle est infinie, mais c'est bien la même Lumière, et elle la reproduit sans un nuage, sans une ombre ; c'est le même Amour qui anime sans contrariété ni résistance.

Pourtant, ce n'est pas tout, ce n'est que le don crée, la participation finie à la Lumière et à l'amour infini. Dieu ne se contente pas de verser dans l'âme en grâce une part de Lui, une communication du mouvement qui est sa vie ; Il se donne Lui-même en personne : « *Si quelqu'un m'aime,* dit Jésus, *mon Père l'aimera, nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure*. » (Jean XIV, 23). « *Dieu est amour*, dit saint Jean, *qui demeure dans l'amour demeure demeure en Dieu et Dieu en lui* » (I Jean IV, 16). C'est là, vous le savez, le thème essentiel du dernier discours de Jesus, du discours après la Cène et de la prière qui le termine. C'est là ce qu'Il veut que nous retenions de son passage parmi nous et de son enseignement : Dieu ne nous offre pas seulement quelque chose de Lui, Il s'offre Lui-même. Il vient Lui-même ; Il est présent Lui-même ; les trois Personnes sont là et se donnent dans l'âme et se donnent à l'âme comme elles se donnent en Dieu : voilà ce que l'Ange voit et salue en Marie. Il ne voit pas seulement le rayonnement de Dieu, il voit

Celui qui rayonne et empli cette âme de la Lumière de son Amour. Et c'est pourquoi il ajoute : « *Le Seigneur est avec vous*. »

En se donnant, Dieu donne de se donner. C'est une loi, on peut même dire que c'est la loi par excellence, la loi qui régit le monde créée comme le monde divin. Dieu rayonne dans la Vierge pour qu'elle même rayonne Dieu dans le monde. Elle doit devenir réflecteur de la divine Lumière ; le rayon divin doit prendre en elle l'éclat mesuré, proportionné à notre faiblesse. Et, comme elle est toute tournée vers Lui pour l'accueillir en plénitude, ainsi les âmes doivent se tourner vers elle pour Le voir en elle et Le recevoir d'elle.

Voilà ce que l'ange voit quand il la salue : « *Pleine de grâce »* ; voilà ce qu'il loue en elle ; voilà ce que nous devons voir et louer quand nous répétons si souvent chaque jour : « *Je vous salue, Marie, pleine de grâce*. »

Nous vivons de cette plénitude ; le trésor sans prix de notre grâce, les lumières sur Dieu et le ciel qui éclairent nos esprits, qui soutiennent nos volontés, c'est par elle qu'ils nous arrivent ; elle est notre mère, la mère de nos âmes.

Temps de l'Avent

Il ne me reste qu'à vous souhaiter un bon Noël et vous souhaiter de vous y bien préparer pendant les quatre semaines d'Avent. Je dirai pour tous chaque jour la merveilleuse prière :

« Cieux, faites pleuvoir votre rosée, et que les nuées laissent descendre Celui qui est la Justice infinie. »

Mais il faut « que la terre s'ouvre, accueille cette rosée et cette justice et que d'elle le Sauveur s'élève comme une plante magnifique pour devenir sa parure et sa récompense ».

Le Juste, c'est Jesus, le divin Roi. La terre, c'est notre âme. Il faut que le ciel s'unisse à la terre. Il faut pour cela qu'il descende, car la terre de nos pauvres âmes est bien inférieure et bien petite. Il faut qu'il se fasse petit, tout petit pour en franchir le seuil. Il faut qu'il se fasse mol et doux, parce qu'elle est bien dure.

Il l'a fait. Pauvre petit enfant sans expression de physionomie, sans paroles, presque sans mouvement... pauvre petite hostie si frêle, sans plus aucune apparence humaine, sans vie propre... N'est-il pas abaissé et réduit à souhait ? N'est-il pas rosée du ciel, c'est à dire petites gouttelettes qui ne frappent pas la terre pour la heurter ou durcir mais qui la caressent doucement pour l'amollir et la féconder ? Elles tombent, elles tombent sans cesse, les petites gouttelettes de là-haut. Les joies et les peines, les froidures et les chaleurs, les mauvais temps et les mauvais chemins, les membres qui se cassent ou qui se raidissent... tout cela ce sont les gouttelettes où le Sauveur se fait très petit et très aimant pour pénétrer dans la terre des âmes et se donner à elle. Mais il faut que la terre s'ouvre ; il faut qu'elle lui fasse bon accueil... Je parle de la terre. Je ne parle pas des mauvaises herbes ou des cailloux qui l'occupent et qu'il faut mettre dehors et qui résistent. Rien d'étonnant à ce qu'ils ne cèdent pas la place sans résistance... Alors on récrimine, et on se désole parce qu'on récrimine. Non ! Non ! pourvu qu'on les mette dehors... ou qu'on fasse tout simplement chaque jour son petit effort.

Bon Noël ! Bon Noël !

Noël

Noël est la fête souriante et douce par excellence. Le charme d'un berceau l'enveloppe d'une atmosphère qui attire et épanouit. Les cœurs s'ouvrent devant cet enfant sachant déjà la vie et ses peines, et qui ne craint pas de les affronter pour nous. Son âme toute fraîche renouvelle les nôtres.

Tous les mystères de Jésus baignent dans une lumière d'en haut qui agrandit et pacifie les âmes. Toujours et partout il fait voir par-delà les réalités éphémères et il découvre des profondeurs. Un rayon d'infini et d'éternité émane de tout ce qu'il dit, de tout ce qu'il fait. Son être sans bornes se projette dans toutes ses démarches et dans le plus simple de ses mouvements.

Noël est la fête de la joie : « Je vous annonce une grande joie » (Lc 2, 10), dit l'ange aux bergers. Cette joie a traversé l'histoire, et elle est restée attachée à cet anniversaire. La joie de Noël n'est pas l'absence de peine. Il y a quelque chose de mieux que de supprimer la souffrance, c'est de l'utiliser. Le grand art de Dieu consiste à tout faire servir à ses desseins. Il est la joie infinie et il fait de la joie même avec de la douleur. Voilà pourquoi l'épreuve entoure le divin berceau : la pauvreté, l'indifférence, le mépris, la haine, la persécution et l'exil accueillent ce nouveau-né ; ce ne sont pas des ennemis qui le dominent, ce sont des serviteurs répondant à ses appels et exécutant ses ordres.

Trente ans plus tard, du haut de la montagne des béatitudes, devant des foules immenses et devant le genre humain tout entier présent à sa pensée, il criera son étrange secret : « Bienheureux les pauvres d'esprit, bienheureux les doux, bienheureux ceux qui pleurent, que l'on persécute... « (Mat. 5, 3 suiv.).

Bethléem et l'humble berceau sont ces paroles vécues avant d'être prononcées. Il faut donc sourire à jésus pleurant non parce qu'il pleure, mais parce qu'il trouve de la joie même à pleurer ; ce qu'il y a de plus doux sur notre terre, ce n'est pas l'absence des pleurs mais le sourire né des pleurs. En Dieu, il n'y a plus de contraires. Sourire et pleurer, être pauvre et être comblé, être dans le trouble et la paix profonde, il unit tout cela parce qu'il est plus grand que tout cela. Il est le sommet infini où toutes les réalité se fondent dans l'harmonie de son amour qui ne veut que le bien et qui est assez puissant, s'il trouve du mal, pour en tirer du bien.

Noël, c'est ce Bien, cet Amour, cette Joie rendus à notre terre et mis à la disposition de chacune de nos âmes.

Que faut-il pour entrer en possession de ces trésors célestes ? Il faut faire comme Celui qui en est le Maitre et nous les apporte : il faut se détacher. Nous ne les possédons pas, parce que nous sommes possédés. Notre cœur est vide d'eux parce qu'il est empli de mille et mille autres choses. Le détachement n'est pas l'absence d'attaches, c'est l'attachement à ce qui est plus grand que nous. La soumission à un supérieur fait l'ordre, et c'est la condition de la paix. L'obéissance à un inférieur, c'est l'esclavage.

Nous sommes fils de Dieu. Notre grandeur est de pouvoir participer à sa vie et posséder son héritage. Tout ce qui n'est pas lui est trop petit pour nous. Unis à lui, nous sommes comblés ; en possession de tous les biens créés, nous restons vides. Soumis à lui, nous sommes libres : attachés à la créature, nous sommes esclaves. Le détachement, c'est la libération. L'âme détachée a brisé ses chaines et, comme l'oiseau, elle monte dans l'air pur qui est sa patrie.

C'était le chant de Jesus dans la crèche : « Gloire à Dieu sur les hauteurs et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Trop faible pour en faire retentir les airs, il confie à ses ministres le soin de le jeter aux échos de la colline bénie.

Trente années de silence

Le regard humain ne s'y est guère arrêté ! Qu'y trouverait-il ? Il a besoin de sensible, de paroles, de gestes, de mouvements, de faits. Ici, rien, rien que le mouvement ineffable d'un être dans lequel tout est divin et infini, même – et surtout, peut- être – l'absence de tout ce que nous pouvons percevoir.

Marie est là et perçoit pour tous. Un seul de ses regards sur Jesus m'épouvante et me ravit. Il m'épouvante par ce qu'elle voit, il me ravit par la douceur qu'il répand en elle.

Ce qu'elle voit, c'est un ensemble de divin, d'immense, de sans-bornes, et en même temps de simplicité réduite à rien qui fait ressortir la grandeur et que la grandeur met en relief ; ce qu'elle voit, c'est la joie infinie à travers un horizon d'agonie et de croix ; ce qu'elle voit, c'est cette grandeur et cette joie qui se communiquent à elle, mais par le moyen de l'abaissement et et de la souffrance ; ce qu'elle voit, c'est leur union inexprimable, mais dans la séparation et dans le martyre...

Chacun de ses regards la met en face de cette réalité mêlée et produit en elle cette double impression d'effroi et de ravissement.

Et les heures passent, les jours passent, les années s'écoulent, rapprochent les évènements douloureux et le par-delà béatifiant qui les fera oublier.

La surface extérieur de leurs mouvements recouvre et maque à tous ce dedans où ils se tiennent sans cesse si unis, si délicieusement unis et si douloureusement brisés. Le temps passé en ce sanctuaire commun – qui est leurs deux âmes fondues – appartient-il encore au temps qui passe ou à la durée éternelle ? Pour Jésus, on put répondre : oui et non. Toute une part de Lui échappe au mouvement successif. La Vierge fait tellement un avec Lui que là où Il est, elle est...

Il est vraiment impossible d'écrire de ces choses-là. Elle se déroulent dans une monde où nous ne les suivrons que plus tard... On les devine parfois, une minute durant, dans une méditation dégagée, comme à travers un nuage qui se déchire. On sent qu'elles sont plus réelles et vraies que les vaines images dont s'encombrent nos vies, mais on ne peut les exprimer... Ce sont des lignes trop fines sur une étoffe trop souple que contemplent des yeux trop agitées.

Comment se déprendre de l'irréel qui nous occupe pour concentrer sur ce spectacle tout l'effort de notre pensée ? Des âmes le désirent, s'y essaient... et restent loin du but. Il faut savoir attendre; L'Amour se donne à ceux qui l'aiment ; il ne saurait se refuser ; mais quand il veut et comme il veut. L'Amour n'est pas libre d'aimer ou de ne pas aimer... mais il choisit les chemins et les heures. C est l'aimer nous-mêmes, c'est répondre à sa tendresse, c'est se donner comme il se donne que de se soumettre amoureusement à ses vouloirs.

L'intime union de ces années silencieuses m'attire de plus en plus : elle m'éblouit comme une clarté trop vive ; elle me grise comme un parfum trop doux et pénétrant. Tel sens qu'elle me dépasse au-delà de toute expression et s'offre cependant à mon imitation avec un sourire de délicieux encouragement. Je suis aimé de ces deux qui s'aiment. Ils ne désirent rien tant que me communiquer leur mutuelle tendresse et me faire place dans l'intimité de leurs cœurs fondus en un. Ils sont si unis pour me montrer comment on s'aime en Dieu, et pour me donner de reproduire ce don total et si simple de soi ! Je crois au mouvement profond de tout leur être vers le mien pour que j'entre en eux, pour que j'ouvre la porte de cette maison silencieuse où vit un Dieu.

Saint Joseph est là, au premier plan, qui travaille. Son travail, sa face d'ouvrier, sa simplicité, son effort, le cadre pauvre, ou se déploie sa grande taille de père nourricier du Verbe incarné, me masquent l'incroyable réalité. En face de lui, déjà, je dois me tendre un peu pour croire et pour animer ma foi à ce que cachent ces dehors. Cette tension nécessaire m'humilie profondément. Comment ne pas me sentir envahi d'un excès de tendresse et de confiance devant cette réalité dont cependant je ne doute pas ? Mystère étrange, mystère que seule explique la déchéance humaine ! Je dois en profiter pour reconnaitre avec une plus profonde reconnaissance le grand bienfait du relèvement.

Près de Joseph, plus simple encore que lui, si possible, se perdant dans un effacement qu'on ne peut imaginer, ni surtout exprimer, l'adolescent qui grandit, le jeune homme en qui se prépare la maturité qui nous refera.

Et enfin, la Vierge mère, simple galiléenne qu'un reflet d'âme et de divin illumine d'une clarté céleste, mais qui n'en livre le rayon qu'aux âmes modelées sur la sienne.

Voilà ce qu'on perçoit de ses yeux de chair et de son âme naturelle. Mais si je m'ouvre aux notes de la foi,

quelle mélodie monte de chacun d'eux et quelle harmonie de leur union !

L'Evangile est tout plein d'elle

Jesus se rend à Capharnaüm pour se tenir prêt à partir pour Jérusalem... Il est avec sa mère, ses cousins que l'Evangile, selon l'usage, nomme ses frères, et ses disciples... Parenté temporelle et parenté spirituelle s'unissent en ce noyau primitif où Marie a sa place nettement marquée, en tête du groupe. Comme cette place est discrète et néanmoins sans cesse perceptible à un regard qui la cherche ! L'Evangile est tout plein d'elle, mais il la laisse dans l'ombre. Seul le Maitre se détache, et seulement dans la mesure strictement nécessaire. Quelques mots et quelques faits pour que sa grandeur cachée puisse être entrevue et admise ensuite par foi, donc en demi-jour, en un demi-jour de raison que l'amour prolonge et achève.

En face de ce petit groupe de Galiléens que personne ne remarque, au sein des foules immenses chantantes, bruyantes, je retrouve l'Esprit qui refera le monde et qui se pose là pour lui révéler la Vérité et la Vie. Ce qui le distingue, c'est précisément qu'il ne se distingue extérieurement de rien, sinon par une recherche d'humilité, de simplicité banale...

Seuls les petits, les humbles, le reconnaissent et voudraient l'aimer, attirés par cette parente profonde, mais uniquement spirituelle, de l'abaissement, du néant accepté.

On se comprenait sans paroles

« Ils n'ont plus de vin », dit Marie (à Cana). Nulle explication, nulle demande. La Vierge dit une situation : elle le fait dans le moins de mots possible : ce devait être l'usage de la maison où avait grandi le Verbe qui écrase tous nos mots. On y vivait par le dedans ; on parlait un langage intérieur, tout spirituel ; on se comprenait sans paroles, par le mouvement même des âmes que des sensibilités parfaitement ordonnées traduisaient sans les déformer. C'est dans cette union intime qu'il faut comprendre les mots échangés ici, et ce qui à première vue semble dur dans la réponse du divin Maitre. Cette réponse est une suite ; elle fait partie d'un ensemble qui l'explique. On ne peut pas la considérer comme une attitude nouvelle, inusitée dans les rapports de ces deux êtres qui n'ont vécu que l'un dans l'autre et l'un de l'autre. Marie dit à Jésus : « ils n'ont plus de vin », comme elle lui disait chaque jour : « C'est l'heure du repas » ou, après une absence : « Un tel est venu commander un joug. » Elle se fait tout impersonnelle pour mieux se tenir dans cette personne qui est son Fils et qui est l'Infini. Si grand qu'il soit, elle ne le voit pas dans un nuage ; leur vie se passe dans la réalité concrète des incidents de chaque jour. En ce moment, elle connait une situation pénible pour cette famille qui les accueille : elle le dit.

Ce qu'elle dit, Jesus le sait ; mais elle n'hésite pas à lui dire ce qu'il sait ; elle n'a pas à le lui apprendre, mais à intervenir dans une activité qui veut cette intervention, et qui la veut avec toutes ses circonstances. Ces brèves paroles et leur caractère appartiennent à un plan qu'ils doivent réaliser et qui commande toute leur vie. Ils les prononcent et ils les voient dans ce plan.

Compassion

En face de Lui, moins grande que Lui, mais toute donnée comme Lui, la Vierge Mère, Notre-Dame des Douleurs.

Elle le regarde, elle se l'assimile, elle se transforme en Lui ; elle trouve en Jesus l'amour et elle aime ; elle trouve en Jesus la douleur, et elle souffre ; elle trouve en Jesus la paix ordonnée des soumis à tous les vouloirs du Père, et elle se plonge dans ces vouloirs et elle goute la même paix.

Jesus est suspendu à la Croix. Marie est suspendue à Jesus. Elle est incomparablement plus liée à Lui que lui-même n'est attaché à la Croix... Et tous deux d'un même cœur qui aime sans réserve, se relient au Père et lui rattachent toutes les âmes fidèles des temps. Ils ne sont pas seulement les plus grands de l'histoire, ils sont toute l'Histoire et toute l'Humanité.

Le cœur de Marie

En Marie, comme en Dieu, le fond c'est l'Amour : elle aime et elle se donne, elle est toute et toujours en ce don de soi. Son humilité est une des fleurs qui s'épanouissent sur cette racine et sur cette tige. Elle est humble parce qu'elle s'oublie. L'oubli de soi la tient à sa place, elle n'en sort pas. Voilà pourquoi elle est aussi humble au jour de l'Assomption et à l'heure du couronnement au ciel qu'à la grotte de Bethléem ou au pied de la croix. Elle ne voit et ne veut que la gloire divine. Elle se voit en toutes circonstances baignant dans cette gloire qui l'enveloppe de toutes parts. Nulle autre lumière en elle qui puisse lui montrer ni elle-même ni les autres créatures sous un autre jour. L'Amour l'éclaire, la

féconde, la fait vivre, est tout en elle et pour elle...

Magnificat

Mon Dieu, je vais, pour terminer mon Office du Dimanche soir, emprunter une voix plus haute que celle du psalmiste. Une âme vous a loué et béni dans un élan de tout elle-même jamais dépassé ni égalé ici-bas. Et cette âme est celle de ma tendre mère, Marie. Prier comme elle, vous redire les mots qu'elle vous a adressés, m'efforcer de faire naitre en mon cœur les sentiments qui ont animé le sien, c'est certainement la ravir et vous donner de la joie.

La louange qu'elle vous offre produit en elle un effet merveilleux ; elle la grandit, elle l'élève jusqu'à la cime d'elle-même, jusqu'à ces hautes parts de nos âmes où vous résidez. En vous bénissant pour toutes les magnifiques choses que vous avez faites, elle oublie ces choses, elle s'en détache, elle ne voit plus que vous qui les faites ; en toutes, elle voue loue, elle adore votre divin et immense amour, et elle pénètre en vous, qui êtes cet amour : « Mon esprit s'élance jusqu'à vous... »

A quoi doit-elle cet élan qui la place si haut ? A vous, un regard de vous. Toute grandeur est en vous, toute grandeur vient de vous ; toute grandeur est une pensée de votre éternel amour qui se réalise en notre terre. Vous nous aimez dans un regard où passe toute votre tendresse ; vous mettez comme une part de votre être dans ce regard et cette tendresse, et nous devons devenir cette part de votre être que vous regardez et aimez. Notre grandeur est là, dans ce divin regard, dans ce divin amour, dans cette participation à votre être que vous regardez et aimez. Notre grandeur est là, dans ce divin regard, dans ce divin amour, dans cette participation à votre être. La douce Vierge a compris cela :

« Parce que le Seigneur a regardé mon néant (parce qu'il m'a communiqué comme une part de sa grandeur, parce qu'il m'a aimée jusqu'à se donner à moi), toutes les générations me proclameront bienheureuse. »

Elle n'arrête donc pas à elle-même la louange qui, de tous les siècles futurs, montera vers elle et chantera sa grandeur ; elle la renvoie à son auteur ; elle la fait rentrer dans sa source, elle la rend toute à Dieu de qui elle la tient toute. Elle ne la refuse pas, elle ne méconnaît pas sa grâce et ses mérites. Elle reconnait que de grandes choses ont été accomplies en elle. Mais ce n'est pas son œuvre, c'est l'œuvre du Tout-Puissant : « Le Puissant a fait en moi des prodiges. » Donc, à lui toute gloire.

Mon Dieu, voilà comment il faut vous magnifier, c'est-à-dire vous faire plus grand que n'êtes : en déclarant votre grandeur qui n'est pas assez connue, en faisant remonter jusqu'à vous toutes les merveilles dont vous êtes l'auteur. Nous oublions beaucoup ce devoir, le devoir capital. Nous ne savons pas nous dépasser les réalité étroites masquant votre souveraine action et votre ravissant amour. Ma tendre mère m'apprend à le faire. Dans toutes les choses que vous avez accomplies en elle et pour elle, elle reconnaît, elle adore, elle baise avec toutes son âme votre main paternelle. C'est là son vrai *Magnificat*, le *magnificat* de son cœur, dont l'autre n'est que l'expression

« *Et son nom est saint, et sa miséricorde de génération en génération est pour ceux qui le craignet.* »

La plus belle louange de Marie

N'oublions pas cependant que la plus belle louange, la plus douce à son cœur, celle sans laquelle les autres ne seraient rien, c'est l'effort des âmes qui se tiennent en face d'elle, calmes, confiantes, dociles et aimantes, et lui permettent de graver en elles les traits de son divin Fils, de renouveler, de prolonger, de compléter sa gloire maternelle et d'être pour elles « Marie de qui est né Jesus ».

L'Ave Maria

Je n'ai pas à vous dire toutes les notes dont cet hymne de louange est fait, je n'en finirais pas ; immense et incessant murmure des *Ave Maria*, formules variées par lesquelles on la prie... et cela même quand la récitation des *Ave* est un peu machinale et distraite, dictée cependant par un sentiment profond, un instinct du cœur où il y a pour Elle une tendresse filiale qui peut se voiler, mais qui ne meurt pas, qu'on ne se résigne pas à laisser mourir...

Table des matières

Édition numérique par

salettensis@gmail.com

disponible sur

http://www.scribd.com/doc/37043771/Dom-Guillerand-Silence-Cartusien

et à

http://www.chartreux.org